


380


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HORACE DE SAINT-AUBIN

recueillies et mises en ordre

PAR É. REGNAULT.

ARGOW

LE PIRATE.

II

PUBLIÉ PAR HIPPOLYTE SOUVERAIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HORACE DE SAINT-AUBIN,

MISES EN ORDRE

Par Emile Regnault.

—

VIII

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue et hôtel Mignon, 2.

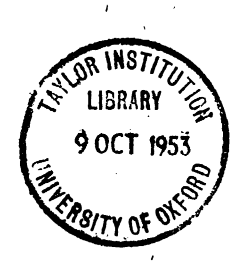
ARGOW

LE PIRATE.

II

PARIS
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 3 BIS.

1837



XVI

La maison dans laquelle venaient d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenait à une vieille demoiselle nommée mademoiselle Sarah Sophy.

Cette demoiselle avait tenu à Valence, pendant fort long-temps, une maison de commerce qu'elle venait de vendre à M. Bouvier, le cousin d'Annette. Mademoiselle Sophy était

la plus riche de tout le village de Durantal, et, de tout temps sa maison avait été le rendez-vous des habitans les plus aisés; elle était comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absens, mademoiselle Sophy pouvait passer pour la première du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amour-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du monde, l'opinion, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy était l'endroit où l'opinion régnait; elle la dirigeait, la modifiait, et cela avait eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'était plus connu que des vieilles têtes à perruques de

l'endroit, et ceux qui n'avaient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétaient encore ces bruits dans ce qu'elle appelait leurs conventicules : nous allons les traduire fidèlement au lecteur.

Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenait son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous madame Jacotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitans, fermiers, tailleurs, boulangers, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton?

— Oui, répétait madame Jacotat, ma mère m'a dit que mademoiselle Sophy avait été jolie, mais très jolie, à dix-huit ans; qu'elle avait été amoureuse, mais comme on l'était dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui : elle était donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parens de l'amoureux n'avaient pas voulu les marier, et l'on m'a dit

que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle y vivait dans la retraite, et le jeune homme venait la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal à Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle allait souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant!... s'écriait-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle : on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela! une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant! Elle ne parle jamais que de vertu; elle a chassé la petite Jeanneton, parce qu'elle avait fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre, n'importe! c'est le garde-chasse que l'on accuse : elle aurait dû plutôt la secourir!....

mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même... Ici l'épicière se croisa les bras..... Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir ! on fait comme si l'on ne savait rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire elle l'était par les anciens seigneurs : mais le sera-t-elle par ceux-ci? c'est une question.

—Qu'est devenue Jeanneton?... demandait un des auditeurs.

— La pauvre petite!... reprit l'épicière infatigable, voilà ce qui lui est arrivé : Le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, quelque chose comme un immeuble enfin, et le garde-chasse a un emploi qu'il lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme : il ne s'en fait par accroire, il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château,

car il en a sa provision. Si j'étais en ville, j'achèterais bien ce tabac-là au prix de l'or! car c'est du tabac des îles; et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connaît! mais pour les gens de Durantal le nôtre est assez bon, les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!...

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédens de la vie de mademoiselle Sophy, antécédens qu'elle cachait avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui pouvait être sincère; les femmes sont toujours de bonne foi. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés chez eux, il n'est pas hors de propos de faire connaître les personnes qui se trouvaient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées.

Le curé y venait souvent; mais comme son rôle est très court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée était un vieillard de cinquante ans, habillé, tourné et parlant comme tous les curés de village : il n'est là que pour la symétrie. Il écoutait avec patience, discourait quand il pouvait, et, depuis peu, le pouvait rarement, à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire *le Vicaire des Ardennes*.

Ce personnage était la femme du maire; elle pouvait avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettait d'en escroquer une petite partie. Elle était mariée depuis peu et venait... d'où?.... c'était un secret qu'elle avait très bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédait mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et à tout savoir. Elle était toujours bien mise, mais ses manières n'annonçaient pas une

extraction bien élevée, et quoique toujours occupée à bien parler, à s'étudier, à affecter le bon ton et les belles manières, souvent une phrase, un proverbe commun la faisaient ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y avait six mois qu'elle était établie à Durantal, où son mari était arrivé un beau jour, muni d'une belle nomination à la place vacante de juge de paix.

Ce que l'on avait pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devait toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venait de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parlait du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnaître Marguerite * : mais comment Marguerite

* Dans *le Vicaire des Ardennes*, Marguerite est la servante d'un curé septuagénaire qui a la manie de citer des proverbes. Dans ce roman, elle est peinte comme une femme curieuse et bavarde, et elle a manqué plusieurs fois épouser le maître d'école dont il va être question dans la note suivante.

a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une cuisine et un salon? c'est ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre.

Marguerite était mariée... mais à qui? à M. de Secq, juge de paix. De Secq ressemble bien à Lesecq *. Nous allons donc encore rendre raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouait jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avait arrêté par

* Marcus-Tullius Lesecq est, dans *le Vicaire des Ardennes*, le maître d'école du village d'Aulnay-le-Vicomte, ironique, méchant envers ses supérieurs, quoique rampant devant eux, fanfaron et souple à la fois, pauvre et attendant tout de tout le monde, insouciant, mais aimant à brouiller tout le monde. Il arriva qu'Argow fut pris à Aulnay et reconnu comme pirate, et, dans cette occurence, Lesecq fut chargé de veiller sur le prisonnier, qui obtint sa délivrance au prix de cent mille francs. Il est nécessaire de faire connaître ces circonstances, parce que la suite du *Vicaire des Ardennes* peut ne pas engager tout le monde à lire ce premier roman.

hasard, Lesecq se trouva trop grand seigneur pour rester maître d'école à Aulnay, il vint donc à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste*, dont il s'était dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors, en examinant avec soin son extrait de baptême dans l'original, il reconnut que l'L était formé de telle manière qu'il pouvait hardiment passer pour un D : on n'oserait pas affirmer que l'astucieux maître d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoi qu'il en soit, il prétendit qu'il était noble, que les *Secq* étaient très connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix qui viendrait à vaquer, mais cette justice de paix, qui devait être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux de Secq, lui fut enlevée au bout de quinze jours, par suite d'un chan-

gement de ministère; alors il eut soin de tellement crier que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations, qui furent long-temps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé était mort; Marguerite héritait au moyen du fameux testament qu'elle avait si long-temps poursuivi, et elle se trouvait riche de soixante à quatre-vingts mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge de paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivait à si bon marché et où il pourrait jouer un rôle, car il remplissait les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix les jours où

l'audience était consacrée aux affaires de police, et il voyait dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal et riche de dix mille livres de rentes, serait presque un personnage à Valence, et qui sait si les circonstances ne le pousseraient pas plus haut!

Voilà le récit des événemens qui amenèrent Lesecq dans le pays qu'habitait un homme que, deux ans auparavant, il avait tenu en prison et qui lui avait fait sa fortune.

Madame de Secq était donc dans le salon de mademoiselle Sophy. On voit d'ici qu'elle était la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenait le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectait : elle roulait ses yeux avec mignardise, tâchait de parler bas, et, par instans, élevait fortement la voix, par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq la pinçait quand elle disait un *collidor*, une *casterolle, avant-zhier*, et une multitude

de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvait bien corriger les mots, mais les gestes!... ces autres mots d'un langage presqu'aussi important, c'était bien *la chose impossible.*

Avec madame de Secq, ou Marguerite, comme on voudra, étaient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférens, mais aimant la médisance et les caquets : un propriétaire de Durantal et sa femme tâchaient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devait parler le lendemain, absolument comme dans la *Petite ville* de Picard. Ce propriétaire était un véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse, qui datait de cinquante ans, susceptible à l'excès, exigeant, impérieux et bavard, tel était M. de Rabon. Mais au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq était mademoiselle Sophy. Elle pouvait avoir soixante à soixante-six ans; son visage était très-bien conservé, mais elle

se coiffait de manière à se vieillir : en effet, elle portait toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étaient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardaient une vivacité et une expression difficiles à rendre. On voyait qu'elle avait dû être extrêmement belle, mais bonne en aucune façon; seulement, à la vivacité juvénile de son regard et de ses gestes, on pouvait supposer que quelques amis peut-être pouvaient ne pas avoir eu toujours à se plaindre de ses façons. Sa physionomie exprimait l'orgueil, l'envie, et surtout une profonde dissimulation : néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparaissait une inquiétude vague qui annonçait comme un remords, et un observateur prévenu par les caquets de Valence aurait reconnu que cette fille cherchait à racheter quelque faute envers la nature par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Il sera très-utile, avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés, c'est-à-dire dans l'antichambre avec toute la société qui était accourue comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

— Monsieur et madame Bouvier vont venir au château, avait dit mademoiselle Sophy; car vous savez la grande nouvelle?... M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avait bien prévu!... au surplus, quelle que soit la nature des événemens qui ont lié M. le marquis de Durantal avec mademoiselle Gérard, le mariage ratifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici... elle est jeune...

— Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société; car, lorsque ces messieurs étaient seuls au château,

il ne pouvait pas y avoir moyen de fréquenter...

— La dit-on jolie?... démanda madame de Rabon en interrompant.

— Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons*....

Ce fut à ce moment que la cuisinière, effarée et tout épouvantée, accourut en disant que des gens malintentionnés assiégeaient la maison, et après une petite délibération l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on la vu dans le chapitre précédent.

Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa plaçe à Annette, qui grelottait de froid, et sur-le-champ tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent

devant les gens élevés en dignité ou qui possèdent une grande fortune.

Lorsqu'Annette se fut réchauffée et qu'elle eut promené ses regards sur cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut; néanmoins elle leur adressa à toutes un gracieux sourire, et elle dit à mademoiselle Sophy : — Madame, nous avons interrompu le jeu... je vous en prie, continuez, je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse...

Mademoiselle Sophy n'entendait pas; elle contemplait Argow avec une curiosité extraordinaire.

— Comment!... le postillon... madame... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir M. le *marquis* de Durantal...

— Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner un titre qui ne m'appartient pas... je ne suis point marquis...

Pour un caractère aussi fier que l'était jadis

celui d'Argow, cet aveu aurait pu paraître coûteux, mais il le faisait dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne.

Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'y en serait trouvé beaucoup que cet aveu aurait affligées ou choquées; mais pour Annette, elle aimait trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

— Mais, monsieur, continua mademoiselle Sophy préoccupée, la terre de Durantal est pourtant un marquisat?...

— Vous oubliez, répondit Argow, que cette terre ne m'appartient que depuis quelques années, et que le seul moyen de me faire pardonner d'en avoir pris le nom, c'est de n'en pas prendre le titre.

— Habiterez-vous long-temps notre pays, madame?... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avait parlé; je vous prie de m'excuser; vous me disiez que le

postillon... Avez-vous vu à Valence madame Bouvier ?...

— Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette. Et en ce moment elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire — : Oh! sortons d'ici!... et que tous ces gens ne s'interposent pas entre notre bonheur, comme jadis aux Italiens cette foule que nous avons fuie.

Ce regard fut compris par Argow, mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy, qui en fut d'autant plus blessée qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvait pas envoyer quelqu'un au château.

— Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait, mais on peut éveiller quelqu'un dans le village.

— C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez,

madame, dit-il à Annette, dans un instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut; il fit sauter la porte, et malgré le vent et la pluie il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

— Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu?...

— Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture; l'hôtel de M. de Durantal n'était pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence.

— Il y a bien long-temps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à aucune fête au château de Durantal, dont les anciens propriétaires voyaient fort peu de monde. J'étais admise dans leur intimité; et je les regrettais beaucoup avant de vous avoir vue, madame, ainsi que M. de Durantal.

Assurément cette phrase signifiait: Invitez-

moi!... mais Annette, qui la comprit parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et sur la maîtresse, et d'après cet examen ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignorait si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendrait à son mari; alors elle se contenta de sourire en disant : — Je souhaite, madame, que si jamais nous quittions ce pays, il nous reste, en partant, l'espoir de vous laisser des regrets plus durables. Y a-t-il long-temps que le château est inhabité ?

— Il est abandonné depuis la révolution; les propriétaires n'avaient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de monsieur votre mari...

— Il est donc bien riche?... dit Annette avec surprise.

— Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château : tout est

venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez...

A ce moment Argow rentra dans le salon en disant :

— Madame, il y a une voiture à la porte du parc.

— Madame, dit Annette en se levant, je vous remercie de votre aimable hospitalité... Toute la compagnie se leva pour accompagner M. et madame de Durantal.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita à y mettre son joli petit pied ; Argow la prit dans ses bras, et saluant la compagnie il l'emporta comme s'il eût tenu une fleur qu'il craignît de briser...

— C'est une *pie-grièche*, dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui c'est un fort grossier personnage !...

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense

de la jeune femme; mais cette contrariété aiguisait la langue de mademoiselle Sophy, elle parla contre les nouveaux mariés avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Indè iræ!*... Ce fut la source de bien des malheurs!..

XVII

Annette entrait donc en ce moment dans ce château que ses pressentimens lui avaient montré comme devant lui appartenir un jour, et la tendre dévote y entrait avec l'homme qui lui était apparu comme un *époux glorieux*.

Elle mit pied à terre sous une voûte brillante; car le grand escalier avait à chaque marche deux vases de porcelaine dans lesquels

les plus belles fleurs disputaient de parfums et de couleurs, et de cinq en cinq marches un élégant et simple candélabre supportait un globe de verre dépoli contenant la lumière, ce qui répandait un jour doux et voilé. La voûte et ses sculptures avaient été nettoyées; le portique du haut était décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartemens brillaient d'or et de moulures si délicates que la jeune épouse, frappée d'une recherche en harmonie avec ses goûts, qui avaient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta et lui dit :

— Voilà le rêve de mon âme! elle se réveille en voyant son jour, son soleil!... Oh! que je suis heureuse!... Elle pressa Argow sur son sein et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la plus grande joie de la terre. Elle aurait voulu arrêter le temps...

Ce n'était plus l'heure des pressentimens, des présages, où elle les tournait à son avan-

tage; elle ne s'aperçut pas qu'elle avait un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchait plus que d'enchantemens en enchantemens. Son époux l'introduisit dans ses appartemens : rien n'était plus riche, plus élégant; la grâce, la beauté, la recherche des ornemens, des draperies, des meubles, était sans égale; mais ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher. Elle était exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement était exécuté d'une manière bien supérieure. Le cachemire blanc remplaçait la perkale, la soie, le mérinos, et les marbres, les dorures y étaient prodigués avec goût.

— Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à l'appartement conjugal, cette chambre et ces appartemens sont *les vôtres;* vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le

plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard qui, toujours compris, me diront vos chers désirs... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et en la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la félicité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile...

Elle entendait ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues, et lui servirent de réponse.

— Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Église !...

— Où demeurerez-vous donc? demanda-t-elle avec embarras après un moment de silence...

— Mes appartemens, répondit-il, sont là...

Il ouvrit une porte, et Annette parcourut avec un ravissant plaisir les appartemens d'Argow, qui se trouvaient en parallèle, car on avait consacré aux appartemens des mariés toute l'aile du château qui avait sa vue sur la campagne de Valence.

— Ah! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous!...

En se retrouvant sur le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartemens de réception: alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva monsieur et madame Gérard qui venaient d'arriver par l'autre route. Il était très tard, et après mille questions, madame Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venait déjà de nommer la chambre de Paris... Là madame Gérard rem-

plît les derniers devoirs d'une mère en préparant sa fille à remplir les premiers devoirs d'une épouse.

Au bout d'un mois, on jugea à propos de donner à Durantal une fête pour célébrer ce mariage, qui, depuis l'arrivée du jeune couple, occupait toute la ville de Valence.

Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau dont l'absence se faisait sentir pour lui malgré tout son bonheur.

Le jour fut indiqué, et les personnes invitées. Mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme furent oubliés, par suite d'une méprise du bon père Gérard. Charles Servigné, madame Servigné, monsieur et madame Bouvier furent priés, ainsi que le préfet, M. Bagder, les principales autorités de Valence et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le pays on commençât déjà à se demander quel était le propriétaire de Du-

rantal, comment et où il avait amassé une si grande fortune, quel rang il occupait, etc.; mais les bruits que l'on semait sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par l'amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empréssement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles furent avertis particulièrement par Annette que leurs appartemens étaient préparés au château, et dans sa lettre madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudraient, les assurant qu'ils seraient toujours les bienvenus.

Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère vinrent en effet au château de Durantal; mais l'affectueuse tendresse d'Annette et ses gracieuses attentions ne firent qu'augmenter la haine secrète de de madame Bouvier, qui comparait toujours sa position à celle d'Annette, et qui ne pou-

vait pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avait été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignait d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusait de fausseté, en croyant qu'elle agissait à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devait épouser, celle qu'il aimait encore, briller ainsi au sein de l'opulence et s'y trouver comme dans son élément naturel, il sentait redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvait dans son cœur : — Oh ! si je pouvais détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice comme cela m'est arrivé déjà à tort !...

Adélaïde et son mari firent ce jour-là, avec leur mère, une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devaient encore des sommes considérables. Là Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, mais en y mettant toutefois des ménagemens.

— Nous vous verrons sans doute au bal? dit-elle à mademoiselle Sophy.

— Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée !...

— Ni moi, dit aussi madame de Secq; il me semble cependant que M. et madame de Durantal auraient bien pu inviter les autorités du pays... Ce n'est pas pour la fête ! qu'est-ce que ça nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes? mais c'est humiliant, et comme disait ce pauvre curé : — Il ne faut pas que la pelle se moque du fourgon.

— *Satis est*, reprit M. de Secq, assez, assez, ma bonne amie.

— Mais, dit M. de Rabon à madame de Servigné, connaissez-vous ce M. de Durantal, le gendre de votre nièce? qu'est-il donc?... Tout le monde à Valence se demande cela.... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'était pas marquis; le préfet prétend qu'il est Américain; il y a une incertitude...

— J'ignore, dit madame Servigné, qui, heureuse enfin, se voyait interrogée et pre-

nait la parole; ce que je sais, c'est qu'il a une fortune colossale : il nous a fait acheter beaucoup d'étoffes par un grand homme sec qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire-là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme ; mais pour vous dire ce qu'est M. de Durantal, je l'ignore complètement. Il est ami du préfet, car le préfet vient...

— Ah ! il vient !.. dit M. de Secq ; mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas ! si encore M. de Durantal venait à l'église, on pourrait le saluer, le voir ; mais non, il vit renfermé et ne se promène qu'en voiture ou dans son parc : il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé : s'il fait des aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte pas même sa pipe de sa bouche pour vous parler. *Quò usque*

tandem patiemmini, resterons-nous sans rien savoir bien long-temps?...

— Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier... dit mademoiselle Sophy.

—Oh! Annette n'a pas de tact! dit Adélaïde.

— Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue.

—Elle ne vous a pas reçue!... répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc, madame, ne vous a-t-elle pas reçue?

—Madame n'était pas visible... répondit avec aigreur mademoiselle Sophy.

—Voyez-vous cela! ... Madame n'était pas visible! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur; elle va prendre des tons de grande dame, une petite ouvrière en dentelle!...

— Ah! elle a fait de la dentelle?... s'écria mademoiselle Sophy; il ne manquerait plus que son mari ait vendu du fil! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la

terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh! si nous pouvions savoir son véritable nom!

— Dieu sait si la bonne volonté me manque!... dit madame de Secq; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets: « Ce que femme veut, Dieu le veut, disait le pauvre... »

— Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq en interrompant l'inévitable citation de sa femme, car je puis demain le lui aller demander.

— Et que ne le faites-vous?... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Rabon, Marguerite et Adelaïde.

— Ah! diable, *amica veritas sed magis amicus plato*, ce qui veut dire j'aime la vérité, mais je crains le préfet. Lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre 7: vous le connaissez,

M. de Rabon, *de republica*, du budget?

—Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépeudante, on n'a besoin de personne, et l'on peut...

— L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué...

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy était fortement excitée, que le besoin de connaître M. de Durantal formait un fond d'entretien qui ne devait tarir que lorsqu'on aurait découvert la vérité, que mademoiselle Sophy était piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal, et que cet amour-propre blessé lui donnait l'envie de nuire aux propriétaires du château.

De Secq était partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivaient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'était pa

content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château.

Qu'on pense à tout ce qu'ils supposaient d'un seigneur que l'on ne pouvait pas voir!...

Ce bal, dont il était tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet prodigua à M. de Durantal ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnait la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle était véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avait pourvu à tout, et cet ami fidèle, malgré la rudesse de ses

manières, fut l'âme de cette fête : Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal semblait être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paraissant s'oublier auprès d'elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême magnificence de son château par les personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvait exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce dans Valence, ce ne fut de tous

côtés que discours flatteurs pour Annette et pour son mari.

A cette fête se trouva le président du tribunal de Valence, à qui mademoiselle Sophy avait dès le matin inspiré contre Argow des préventions que la rondeur de celui-ci et les prévenances de sa femme dissipèrent presque entièrement.

Charles et Adelaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fussent pas à l'unisson. Charles, cependant, eut tous les dehors de l'amitié la plus vive; mais ce luxe l'écrasait, il ne respirait pas à l'aise dans ces appartemens somptueux, et lorsqu'il vit paraître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendait mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui

avait arraché l'amour d'une créature dont il connaissait tout le prix. Il emporta de Durantal une aversion plus forte pour son cousin, mais il la déguisa assez bien à M. et à madame Gérard, pour que tous deux le crussent l'ami de leur famille comme auparavant.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement et rester désormais avec leur fille; car M. Gérard allait donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avait trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'était créé le chef: cette administration était celle de la for tune de son gendre, et il s'taait même fait arranger à Durantal un bureau exactement semblable à celui qu'il occupait à Paris.

Il ne resta donc plus au château que les deux mariés et Vernyct.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle adapta à cette nouvelle position sociale le plan de conduite qu'elle avait suivi jusqu'alors, et elle établit ses aumônes et ses devoirs sur une plus grande échelle; elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit gouter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'était pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et en fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette réforme sur les habitudes de l'indompté lieutenant.

Ces trois êtres si différens l'un de l'autre parcoururent dans un même but les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenait un registre exact des familles malheureuses. Elle avait le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses

crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connaître comment se passait leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée? elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes; il s'occupe avec Vernyct de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés, il se promène de long en large, il regarde ce tableau céleste, et il jure en lui-même, car il n'ose plus jurer tout haut : il n'a juré qu'une fois, et pour tout l'or de l'Amérique il ne voudrait pas revoir l'expression douloureuse et suppliante du regard qu'Annette lui lança.

— Dire qu'une petite femme pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle, moi, Vernyct!

Annette se mit à sourire en regardant son mari.

— Continue, dit M. de Durantal, tu parles d'or...

— Oui, mais je jure bien par la quille de *la Daphnis* qu'elle ne me fera rien faire de plus... et c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais !... je n'y comptais guère : et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher en fumant !... voilà de beaux chefs-d'œuvre !... Et le pis, c'est de voir mon ancien s'amuser à tracer des hôpitaux !... des greniers à malades !... courir à la chasse des pauvres comme si c'étaient des ortolans !... ne plus fumer !... Je l'avais bien dit que tout tournerait comme cela... Si je ne me tiens pas bien boutonné, ils finiraient par m'encapuchonner ! ils me marieraient et je n'aurais plus l'envie de vivre en brave et honnête...

— Brigand !... n'est-ce pas, dit Argow en

l'interrompant, donner des horions et en recevoir !... perdre ton âme !..,

— Oh! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches!... J'aime la fumée du canon!....

— Quoi ! nous quitter!... s'écria Annette, quitter vos amis ! votre petite prêcheuse qui veut votre salut, quitter Durantal!... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux!..... Oh! vous ne ferez pas une chose si cruelle... Eh bien ! je ne vous tourmenterai plus pour vous faire agenouiller au lever-dieu, vous fumerez dans les appartemens.

— Même dans le vôtre?... dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyet par le bras,

et le conduisant à un rideau de mousseline des Indes elle lui dit :

— Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela?...

— Oui, répliqua-t-il.

— Eh bien, soit! s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis!...

— Ah! s'écria le lieutenant les larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde?... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops! vivent les anges comme vous!...

— Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion, hein? convertissez-vous... soyez chrétien...

— Oui, sois chrétien! ajouta Argow de sa voix forte.

— Oh! pour cela ne m'en parle jamais..... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une, pour me battre

et enrégimenter l'enfer... Tudieu! voyez-vous les démons aller au pas de charge, virer à droite et à gauche! Mais, par exemple, si les mauvais chevaux sont damnés, nous aurons une f..... cavalerie!

— Oh! taisez-vous, taisez-vous! dit Annette en s'efforçant de garder son sérieux, vous me faites de la peine.

— Veux-tu te taire!... s'écria Argow d'un air impérieux; mais radoucissant sur-le-champ sa voix, il s'approcha de son ami, lui prit la main et lui dit avec l'accent de l'amitié : Tais-toi, je t'en prie, mon vieux camarade; veux-tu lui faire de la peine?

— J'ai tort... adieu, je m'exile pour trois jours!...

Il sortit.

C'était ainsi que leurs jours se passaient, au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour. Annette prodiguait tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d'Argow. Toute la matinée était donnée aux doux plaisirs

de l'intimité; ensuite on courait chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent, on travaillait avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés; on entremêlait ces travaux de chants, de prières et de musique, et chaque journée était trouvée trop courte; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu'il y en eût une de *perdue* ni pour l'amour ni pour la bienfaisance : aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel!

XVIII

Au milieu de la route de Valence à F..., c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avait une petite maison qui était depuis long-temps abandonnée à cause du péril qu'il y avait à l'habiter ; mais depuis un mois les voyageurs la revoyaient repeinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portait *à la Jolie Hôtesse* invitait à s'y arrêter. Les contre-vents étaient

verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer, enfin tout indiquait l'aisance, et comme cette maison était située à moitié chemin de Valence à F.., la nouvelle hôtesse devait faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs, car tous les voyageurs s'arrêtaient chez elle; mais il faut dire aussi que tous les aubergistes y avaient été successivement assassinés et que les voleurs leur prenaient leur fortune aussitôt qu'elle valait la peine d'être prise.

Il fallait donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs et leur payât une rente! C'est ce que vous verrez!...

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le costume de ce charmant pays, attendait sur la porte de l'auberge et regardait sur la route avec plus de curiosité qu'à l'ordinaire; car elle était curieuse de son naturel, défaut qu'annonçaient un charmant nez retroussé, des yeux en amande et de petites

oreilles roses qui devaient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas! il n'y a que les curieuses qui se perdent!

— Il ne viendra pas! dit-elle, et abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les voyageurs qui dînaient.

— Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs?

— Oh! dit-elle, j'ai des protecteurs : il y a ici, tout auprès, un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriverait!... et puis, je n'ai jamais d'argent ici;.... d'ailleurs on m'a dit que je n'avais rien à craindre.... ensuite, nous sommes du monde ici, j'ai une servante et un garçon...

Comme elle achevait ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval : — C'est lui! c'est lui!... s'écria-t-elle, et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter

des voyageurs, qui s'en allèrent sans payer. Elle aurait en ce moment laissé prendre sa fortune entière. Elle accourut sur la grande route, au-devant du cavalier : — Ah! te voilà donc enfin! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles!

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa, et lui dit : — Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi... — Bonjour, toi!... et elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui était descendu. Il y avait dans ses mouvemens, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyct (car c'était lui) passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur et la baisa au front. — Bonjour, petite... et il sourit en la caressant de la main.

— Viens donc vite, dit-elle en le tirant par l'habit, viens,... je t'ai préparé un joli dîner daus la chambre en haut.

— Quel cœur!... s'écria Vernyct en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avait en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle était une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avait au plancher d'en haut une vaste trappe : elle servait à monter dans le grenier qui se trouvait au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé, une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la chambre à coucher de la cuisinière était un autre grenier que Vernyct avait fait lambrisser et décorer fraîchement. On y montait par un petit escalier qui donnait dans la cuisine. C'était la chambre où Jeanneton avait préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique et s'assit sur ses genoux, elle l'embrassa, le regarda, mais tout-à-coup elle se leva et redescendit. Elle alla conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et disposa

tout de manière à ce que rien ne lui manquât.

— Il aurait été joli que ce fût Marie qui fît cela!... dit-elle en sortant de l'écurie. Elle remonta avec la promptitude de l'écureuil, et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyet.

— Sais-tu une chose? dit-elle, mon pauvre *Bijou* est mort, ce pauvre animal! c'est à lui que je dois ton amour! il a bien souffert! y avait-il chevreau au monde plus joli que lui! Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon...Comme tu me regardes!...

— Es-tu folle!... dit-il, tu l'as enterré, n'est-ce pas?

— Oui, dans la cave, sous la salle! je n'aime pas cet endroit-là!

— J'y mourrai peut-être!... dit Vernyet en riant, et toi aussi.

— Parlons d'autre chose, reprit-elle, je n'aime pas ton rire.. Voyons, dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple en quittant les beaux appartemens de Durantal?

— Très bien, ma pauvre petite.

— Comment, pauvre! je suis la plus riche de toute la terre! j'ai ton cœur!... n'est-ce pas que je l'ai... qu'il est à moi?

— Oui, petite; fais-en tout ce que tu voudras; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour en lui. Je ne peux rien donner au-delà. Je suis brusque, bourru, j'aimais autrefois le tapage, mais à tes côtés je n'aime que la paix et la tranquillité.

— Quand les impératrices auraient trente mille lieues de terre à gouverner, s'écria Jeanneton, elles n'auraient pas la dixième partie de mon bonheur!... Mais embrasse-moi donc, cher protecteur!...

— Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyct, j'ai toujours porté malheur à toutes celles que j'ai aimées : en Amérique, on a tué Jenny ; à Saint-Domingue, on a brûlé Maya : que t'arrivera-t-il à toi?

— Du bonheur.

— Tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous

courons des dangers, tout riche que nous sommes.

— Et lesquels?

— Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde.

— Sainte-Vierge! que me dis-tu là!

— C'est la vérité!

— Oh! tu ris, ce n'est rien.

— Mais si cela était!...

— Si cela était, je mourrais avec toi!... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour, avec la même assiette, la même fourchette et buvons au même verre!

Elle l'entraîna et lui prodigua mille caresses pendant le repas.

On pouvait déployer un amour plus mystique et plus religieux, mais rien n'était si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimait sans s'inquiéter des hommes, de leurs lois et du ciel; à peine savait-elle le nom de l'être qu'elle aimait: elle ne voyait que lui; les biens, les honneurs, les richesses,

rien, rien ici-bas ne valait à ses yeux une caresse, un regard, un sourire, une parole.

On voit qu'il en était dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que le lieutenant y était aussi faible que son capitaine.

Pendant que ces deux hommes étaient ainsi aimés par deux jeunes et belles femmes et adorés par tous les malheureux du canton (si bien qu'aussitôt qu'ils sortaient ils étaient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan), il y avait à Durantal un cercle de gens qui s'occupaient avec toute l'activité d'un comité-directeur de savoir l'histoire de leur fortune, de leur liaison, et qui brûlaient de connaître ce qu'ils avaient si grand soin de cacher. Ainsi Argow était placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une éteincelle pouvait tout faire sauter : aussi avait-il soin de vivre dans une retraite absolue. Déjà M. de Secq s'était présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal

et n'avait pas été reçu : cette circonstance avait piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— Comment ! disait mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir !

— Oh ! mon Dieu, oui !...

— Mais c'est un parti pris ! il faut qu'il y ait des raisons... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons ?... ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience.

— Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause, et lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a quelque anguille sous roche ; lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus... et, de tout cela, il résulte que leur conduite n'est pas claire.

— Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire,

le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal sans nom de baptême.

— C'est vrai! dit le percepteur.

— Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portait un autre nom que celui de Durantal. Il m'a promis de rechercher ce nom, qui est très bizarre.

— Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!... lui répliqua mademoiselle Sophy.

— Comment l'aurais-je pu faire! j'arrive de Valence, où je l'ai appris.

— Et il n'y a pas de nom de baptême?.... demanda-t-elle.

— Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon.

— Des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il

est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille...Oh! il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là!

— Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalemens des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul?

En ce moment le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ, les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit: — Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal!...

— Et qu'est-ce?... demanda-t-on de toutes parts.

— Voici, répondit le curé: ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver: cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours consulté. Il était ce

matin plein d'effroi. Hier au soir, il ordonnait aux ouvriers de creuser dans une grotte les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fît à l'insu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine une table, un sopha, et pour les préserver de l'humidité elle adosse ces meubles à ce mur, qu'elle veut décorer aussi. Marinet regardait faire les ouvriers lorsqu'en donnant un coup de pioche l'un deux a enlevé, sans le savoir, des cheveux!...

— Des cheveux!... s'écria-t-on.

— Oui, et noirs comme du jais!...

— Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la pioche, a dit aux ouvriers qu'il était trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, et il s'assura que ce qu'il avait vu était des cheveux d'homme!..

— Oh! quelle horreur! s'écria-t-on.

— Gardez le plus profond silence là-dessus ! dit le curé. Or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur méphytique s'exhaler du trou que l'on avait commencé de faire. Il prit une autre pioche, et, pour vérifier des soupçons auxquels il n'osait pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme !...

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

—J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avaient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'eusse réfléchi à la conduite qu'il devait tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire, car personne n'a disparu du pays depuis que M. de Durantal y est, le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir.

Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce

peut n'être pas lui ; cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisirent la grotte et qui aurait pu être écrasé?...

— Oui, mais on saurait qu'il a disparu, s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi, et si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours son véritable nom, sa famille, son pays, et, si par hasard nous avions découvert en lui un coupable, les autorités de Durantal auraient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verrès....

— Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy.

— Dans une affaire semblable, fit obser-

ver le percepteur, il faut prendre bien des ménagemens.

— Il n'en faut jamais avoir avec le crime! répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avait pas acheté Durantal, comment s'appellerait-il?

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— Il a donc un autre nom?... reprit de Secq, qui commençait à s'échauffer, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le connaît, et que l'on m'a dit qu'il l'appelait quelquefois par ce nom-là, mais entre eux seulement!... Ici l'on peut dire *cave ne cadas*, gare le pot au noir! car il est ami du préfet, et une démarche offensive....

— Mais, M. de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune, et vous jouissez d'une considé-

ration si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là-dedans, ce ne sera que le jardinier....

— Allons, *sic itur ad astra*, c'est-à-dire, je passe le Rubicon... j'irai, M. le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet, et je me charge de tout.

— Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendrons le nom de baptême de M. de Durantal, si toutefois il a été baptisé, ce qui pourrait bien ne ne pas être, car il m'a tout l'air d'un mécréant. Oh! M. de Secq, instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait!

— Oh! nous n'y manquerons pas, répondit Marguerite.

Voyons, de notre côté, comment au château l'on pouvait détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venait de prendre une aussi dangereuse direction.

Vernyct était revenu, et Annette, en le

voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il était entré à Durantal.

— Mais, disait-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit.

— C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé.

— Qu'avez-vous? dit Annette, comme vous répondez!... Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal?

— Non.

— Et vous êtes revenu cette nuit?

— Oui.

— Ah! s'écria Argow, voici du mystère...

— Vous êtes donc mystérieux? dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui semblaient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien que la voix de l'un semblait l'écho de l'âme de l'autre, et ce regard avait quelque chose de si douloureux qu'An-

nette dit à Vernyct : — On dirait que vous nous plaignez....

— Peut-être !... répondit-il ; et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque : — Mon ancien, j'ai à te parler.

Cette parole avait quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée.

— Oh ! qu'est-ce qu'il y a ? oh ! mes amis, restez !...

— Il n'y a rien qui vous doive inquiéter ! répondit Vernyct, et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Maxendi de venir.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restais un diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourrait vous gêner...

— Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers ; mais ce que

je sais, c'est que, pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout; il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout : cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, où le nomme *échafaud !*... j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces lugubres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore ;... mais, je t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi... je sais ce que peut ta protection.

— Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais, depuis que tu es devenu dévot, je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine.

— Non, tu ne l'as pas tout entière, s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car tu n'as pas le courage du repentir.

— Soit, reprit le lieutenant ; mais écoute ce que je te demande, c'est peu, et ce peu c'est : « Sauve-toi, et sauve Annette ! »

— Pas de lâcheté !... dit Argow avec un terrible regard.

— Je ne t'en conseillerai jamais ! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

— Non ! dit Argow.

— Que le diable t'emporte !... Et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette.

— J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir... tout... Allons, dis, mon ami, j'écoute !

— Annette, répondit-il en l'embrassant, n'écoute pas, je t'en supplie ! Il s'agit d'affaires qui concernent Vernyct et qui ne pourraient t'intéresser en aucune façon.

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y con-

templa et crut l'avoir fâchée; mais cette céleste créature, s'accusant même de cet instant de bouderie, revint s'asseoir près de son mari, et l'embrassant avec amour, elle lui dit : — J'ai eu tort de t'interroger,.. je sais que tu me l'aurais déjà dit, si cela se pouvait.

Argow, attendri, se sentit plus disposé à la confiance par ce peu de mots d'Annette qu'il ne l'avait été par son dépit, il l'attira sur son cœur et lui dit : — Chère Annette, Vernyct est un complice, sa présence me rappelle à chaque instant mes crimes, et je l'aime pourtant, et je ne voudrais pas me séparer de lui.

Annette, à ce moment, tourna ses yeux vers le ciel, qu'elle regarda d'une manière si touchante que si les anges virent couler ses pleurs, la grâce du criminel a dû être obtenue.

— Eh, mon ami, dit-elle, s'il a partagé tes erreurs, il est aujourd'hui de moitié dans tes bonnes œuvres : n'es-tu pas une seconde providence pour le pays, et ne vois-tu pas avec

quelle joie il remplit tes messages de bienfaisance? Oh! vous serez sauvés tous deux... une voix me le crie!... Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur en l'embrassant avec effusion... Oh! que je suis heureuse d'être femme et de t'avoir rencontré!

Argow était à ses pieds et les baisait avec l'ardeur de la folie. — Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience, qui lui met la prière sur les lèvres et les pleurs dans les yeux! O mon ange! le Ciel t'a envoyé pour me soutenir!...

Cependant Vernyct ordonnait de fermer toutes les portes et de ne laisser accès au château que par l'avenue qui donnait sur la grande route, et il s'était posté avec une longue vue marine pour examiner tout ce qui passait sur cette route. Il avait perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissait pas une minute en repos. Infatigable, il allait de la loge du concierge à l'appar-

tement d'Argow, et paraissait dans une grande agitation d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire le lendemain du jour où de Secq avait pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine*, le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis du garde-champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, se hâta d'aller enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour, prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connaître l'explosion.

XIX

M. de Secq s'avança gravement vers le lieutenant, qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda : — Que voulez-vous?... absolument comme les suisses des ministères.

— Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi!

— Etc.! ajouta le lieutenant en riant.

— Monsieur, reprit de Secq sans se décon-

certer, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et pour sa vertueuse femme, ils sont les bienfaiteurs de cette campagne; mais le rapport qu'on a transmis à l'autorité d'un fait singulier, je dirai même extraordinaire, nous amène..... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui, mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin...

— Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi, lorsque vous m'aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à en atteindre le but... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la première était on ne peut plus déplacée.

— Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte

en rocaille qui se trouve dans le parc? et chemin faisant je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *dabitis veniam*, lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, monsieur, a découvert, en bêchant dans cette grotte, un cadavre.

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle façon qu'il était obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde interdits, se regardaient les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, tremblait d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'était prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançait des regards foudroyans.

— Venez, messieurs, venez, leur dit Vernyct en riant toujours, et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant : — Venez.... dresser procès-verbal.... Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix saisissant un moment où Vernyct était en

avant, il poussa le coude au maire et lui dit :

— Quand je vous disais que vous alliez me compromettre.

— *Pazienza*, comme dit Cicéron, répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix, se tournant vers son greffier, le garde-champêtre et l'ouvrier qu'ils avaient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc : — Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, au moins n'ayons pas de témoins bavards.

Quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avaient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit :

— Voulez-vous que ce soient vos gens qui ouvrent la fosse de ce cadavre?...

— Oh, monsieur, reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.

Alors Vernyct appela un nègre qui leur était dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avaient

sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu : — Milo, lui dit-il, prends cette pioche et mets à nu tout ce terrain-là !...

— Maître, il avoir jà fouillé, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel...

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y était restée...

— Le jardinier avait raison !... s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné.

— Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et averti la justice avant de prévenir ses maîtres ? Qu'on le fasse venir ! mais, auparavant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout. Messieurs, cette précaution-là annonce plus de raisonnement que n'en contient la cervelle de Marinet !...

Le maire rougit, car c'était lui et le curé qui avaient conseillé à Marinet d'agir ainsi.

— Il aurait fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissait la pioche.

Pendant ce temps, le nègre mettait le corps à découvert : il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau et en reconnaissant que les cheveux noirs attirés par la pioche étaient des poils du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avait porté sur le ventre à l'endroit où les poils de la bête étaient le plus long et le plus fournis, et ils se regardèrent l'un l'autre, en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet; et lui faisant voir la pioche, il lui dit :

— Reconnaissez-vous cela pour votre pioche, et cette touffe pour les cheveux?

— Oui, monsieur, dit le jardinier.

— A quelle heure avez-vous mis à nu le

corps de la victime?..... reprit de Secq en riant.

— A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

— Y voyiez-vous clair?... reprit le juge de paix.

— J'avais, sous votre respect, une lanterne.

— Vous n'aviez pas de besicles? reprit de Secq.

— Non, monsieur le maire.

— Eh bien, je le crois, continua le maire. Allez, mon cher, vous êtes un imbécile, et vous ferez mieux d'avoir des longues vues avant de compromettre les autorités.

— Pourquoi, dit Vernyct, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose?...

— Monsieur, vous n'y étiez pas.

— Marinet, dit Vernyct d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal; je n'aime pas les valets qui cherchent à nuire à leurs maîtres; mais en faveur de l'ancienneté, on vous fera une pension viagère de cent écus;

allez, et une autre fois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes.

— Maintenant, messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret, et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restait stupéfait; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe: — C'était pourtant bien un homme!... s'écria-t-il.

— Malheureux! lui dit de Secq, qui l'avait suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur tout ceci, gare à toi!...

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon; là il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'était pas revenu de Valence, et en prononçant cette phrase il lui lança un regard significatif.

— Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein était d'aller vous visiter; mais, s'il est de retour,

je me charge de vous faire connaître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeûner avec lui, d'autaut plus qu'il est assez nécessaire qu'il s'entende avec vous pour tout le bien qu'il projette de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire et fonder une école gratuite d'enseignement

— Oh! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un homme plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnaissance que les paysans ont faite pour lui et pour madame, et ils la chantent à leurs enfans... Que Dieu conserve longtemps un homme aussi utile!...

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison : on n'inhume pas un chevreau dans un parc sans motif; le voici: M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est fort naturel.

— Oh ! la belle âme !... dit de Secq.

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, était le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenait singulièrement, il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours... vous sentez ?

— Oh ! très bien, dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avait condamné Annette et Argow, qui heureusement ne s'en étaient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur.

La nuit pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, était allé fouiller la grotte était celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venait à travers le parc, et son cheval marchant sur les gazons ne faisait aucun bruit; le lieutenant avait aperçu Marinet et sa lanterne, et l'avait épié. En le voyant explorer la grotte et sa pioche se lever et se baisser

tour à tour, il comprit qu'il fouillait à l'endroit où lui et Argow avaient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnaissance sur le terrain, et là le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin dans de la chaux vive. Alors, dans la même nuit, au moyen de chevaux excellens, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance.

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n'être pas entouré de gens fidèles, et, à l'exception des trois nègres qu'ils avaient délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires, qui trouveraient ainsi une douce existence. Poursuivons.

Milo, le plus fidèle des trois nègres et le

plus intelligent, revint bientôt, disant que M. de Durantal arrivait à l'instant de Valence, et qu'il comptait bien que ces messieurs déjeûneraient à Durantal. Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il alla prévenir Argow qu'il aurait à déjeûner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenait tout stupéfait, il aperçut dans le salon les deux magistrats, et mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria :

— C'etait bien un homme !

— Il est fou !... dit de Secq.

— Mais sa folie peut nuire !... répliqua le juge de paix.

— Bah ! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeûner avec l'ami du préfet et dans ce château où il avait désespéré d'entrer.

— Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes de chez mademoiselle

Sophy, la revendeuse de caquets, qui fait des enfans et dit des *oremus*, peuvent-elles chercher à noircir un homme comme M. de Durantal, le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or?... C'est de la canaille, *plebs*, *plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands!... M. de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh! c'est le plus estimable de tous les hommes!... vous allez voir, c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit; il enlève une femme comme une plume : il est vraî que cela ne pèse gère, *levis fœmina*, dit Ovide. Il n'avait jamais porté madame de Seq.

A ce moment Vernyct rentra et leur annonça M. de Durantal. En effet, on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre : de Secq était devant la cheminée, et en face de la porte le juge de paix regardait la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct

causait avec le maire ; Argow entre, l'obséquieux de Secq lève les yeux, s'avance à sa rencontre, mais tout-à-coup s'arrête et pâlit ; Argow lui-même paraît en proie à la plus vive émotion. Le geôlier d'Aulnay reconnaît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie et qui est le maître de ses secrets. Vernyct, s'apercevant d'un seul coup-d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et pendant que dans le chemin le maire épouvanté lui dit à voix basse : — C'était un homme... le lieutenant lui répond : — Silence !... et l'enchante par un regard plein de cette puissance magnétique qu'on attribue à quelques serpens.

Pendant que le juge de paix saluait Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire : — Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix, afin que nous restions seuls... et surtout contenez-vous !...

Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui en toute occasion se tenait prêt à recevoir ses ordres : — Cours chez Madame, et dis-lui de ma part de rappeler Monsieur auprès d'elle et de l'y retenir : il y va de notre sûreté à tous.

— Monsieur le juge de paix, disait de Secq, auquel la réflexion était revenue et qui voyait dans cette affaire un moyen de fortune et d'élévation : — Vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeûnons ici.

— Voilà qui est fâcheux ! s'écria Vernyct, tous nos gens sont occupés en service extraordinaire, mais nous en trouverons bien quelqu'un pour aller prévenir ces dames, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller ; mais par l'humidité qu'il fait je ne souffririrai pas qu'il y aille à pied. — Milo !... Milo !... Il mettra les chevaux et vous mènera.

— Mais, monsieur, il n'est pas nécessaire...

— Si, si! pas de façon! dit Vernyct. Eh bien, qu'as-tu donc? ajouta-t-il en voyant la morne contenance d'Argow, que t'arrive-t-il? tu es pâle!...

— Je suis résigné!... répondit lentement Argow.

— A bien déjeuner? répliqua Vernyct en riant.

— Milo, continua le lieutenant au nègre qui était revenu, mettez les chevaux! conduisez et ramenez monsieur le juge de paix... lentement, ajouta-t-il tout bas.

— Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disait le juge de paix....

— Ah, dit Vernyct, vous faites des cérémonies! Mais qu'a donc Milo?... Durantal, il veut te parler...

— Monsieur, répondit le nègre en s'adressant à Argow, Madame vous demande, elle n'est pas bien...

Argow s'élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant : — Dépêchez-

vous donc!... dans une demi-heure nous déjeûnerons...

— Dites à ma femme que je suis désolé,... ajouta de Secq. Le pauvre juge de paix s'en alla de force, comme Bazile dans Figaro.

— Monsieur, dit le lieutenant à de Secq l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse, votre étonnement à l'aspect de M. Durantal n'est pas naturel: vous savez quelque chose sur lui, je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit!... Prenez garde! il s'agit d'aller rejoindre le chevreau! Aucune puissance humaine ne pourrait vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de mon ami. Voyons, que savez-vous? surtout ne me cachez rien!...

Il y avait une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une volonté si forte, si impérieuse, que de Secq, tremblant et subju-

gué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible, lui répondit : — Monsieur, je sais que M. de Durantal était possesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A...y, et que le procureur du roi de cette ville l'avait signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow ;... c'est moi qui fut chargé de veiller sur sa personne, et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer...

— Eh bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami ?... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort si, restant notre ami, ils vous échappaient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal ; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existerez plus, car je vous tuerai ! et je m'arrangerai de manière que cela tourne comme le chevreau, c'est-à-dire à la plus grande mystification de votre successeur. Si vous voulez vous taire, vous deve-

nez notre ami, vous toucherez vingt mille francs par an pour prix de votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir...

— Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie je n'enverrai un homme à l'échafaud, fût-il mon ennemi personnel, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède.... Je ne puis pas répondre des événemens et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez!... reprit le lieutenant, par le canon de ce pistolet!... Et il fit voir à de Secq effrayé un des pistolets qu'il portait toujours en cas d'attaque... Je te lie à moi! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas!.... si l'on arrête Argow, tu meurs!.... mais aussi je te permets de parler si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs. (De Secq tressaillait)... Sois donc calme, lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais

t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela! car si tu parles à Argow, je te brûle la cervelle! Maintenant rentrons.

En s'acheminant vers le salon, il lui dit encore :

— Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme un ami de la maison...

Argow et Annette étaient déjà dans le salon. Annette effrayée regardait Vernyct avec une sourde terreur, mais ce dernier lui dit à voix basse : — Ange du ciel, ne craignez rien...

— Eh bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paraît que vous vous souvenez du punch d'Aulnay?

— Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur!

Ces paroles rendirent le calme à Argow, qui n'avait tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeûner fut gai, et

Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au maire, et Milo était le seul qui servît à table, quoiqu'il y eut plusieurs domestiques habituellement.

Quand les deux convives furent partis enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s'essuyant le front :

— Jamais combat, pas même celui de Charles-Town, ne m'a fait autant suer que cette journée !....

Annette lui prit la main, et la serrant avec amitié, lui dit :

— Brave homme !... oh ! comment vous récompenser ! j'ignore même l'étendue de vos services...

— Vernyct, dit Argow, j'espère que rien de mal...

— Enfant! répondit le lieutenant en levant les épaules. Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit :

— Mes amis, écoutez-moi! il faut quitter la France, la quitter au plus tôt! quinze jours seraient déjà un retard fatal, profitons des avis du Ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai vu de séjour aussi délicieux que celui des îles Bermudes. Là nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes, ni d'huissiers : c'est là que vous devez aller habiter. Nous emmènerons monsieur et madame Gérard, nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au moins vous serez sûrs de vivre sans alarmes, et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie.

— Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

— J'irai!..... fut toute la réponse de Maxendi.

— Cette réponse, dit Vernyct à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel.

Rien n'était en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan, mais les événemens qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avait décrété que les pressentimens d'Annette, avant son mariage, étaient bien la voix de l'avenir.

XX

On comprend que tous les membres qui composaient la société de mademoiselle Sophy avaient été convoqués pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étaient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eût voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avait même risqué le

punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très bonne heure le salon avait été décoré, les siéges préparés, les housses enlevées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. et madame de Secq et le juge de paix.

— Nous saurons donc ce soir, dit mademoiselle Sophy, à quoi nous en tenir sur le seigneur de Durantal.

— Il y a quelque chose de bien extraordinaire, dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé.

— Renvoyé!... s'écria-t-on.

— J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avaient déjeûné au château.

— Et moi, dit le receveur des contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal.

— Voilà du nouveau! s'écria mademoiselle

Sophy; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits.

— Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien, car j'ai six heures et demie.

Au bout d'une heure d'attente et d'impatience, M. et madame de Secq arrivèrent, suivis du juge de paix; mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et qu'à toutes les instances M. de Secq répondit : — Nous avons fait une très fausse démarche, et rien n'était plus ridicule que l'histoire de Marinet.

— Mais vous savez au moins qui est M. de Durantal?

— Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto*, lui demander son âge, ses noms, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et soupçonna quelque mystère, d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnaient beaucoup à penser et té-

moignaient que les questions multipliées leur étaient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire était inébranlable, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla auprès de Marguerite pour lui dire à voix basse :

— Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache.

— Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus, et j'ai bien vu qu'il y avait quelque anguille sous roche, car il est *tout chose* : lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu; il est distrait; je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate; je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avait appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il voulait que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi et qui lui ai apporté une si bonne dot de ne pas savoir ce que mon mari apprend !

— Vous comprenez, dit mademoiselle So-

phy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire.

— Ah! il m'a dit que j'irais au château tant que je voudrais, qu'il me présenterait à madame de Durantal et que nous y serions comme chez nous.

— Mais!... s'écria. mademoiselle Sophy, voilà qui est très extraordinaire!...

— Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château vous et votre femme?

— Non, répondit le juge de paix.

— Vous a-t-on fait autant d'accueil qu'à M. de Secq?

— Oh! bien moins! car on avait pour lui mille prévenances, on lui a fait boire une énorme quantité de champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invitée... on ne m'a pas seulement parlé de la mienne! il était placé à côté de madame, et elle lui parlait beaucoup plus qu'à moi : mais il est le maire aussi!...

que nous ne le soyons pas.... je réponds qu'il y a un secret important.

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une sorte de fureur, et le maire fut enveloppé dans la proscription, chaque soir on en parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avait trouvé un chevreau, tandis que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenait qu'il avait vu un homme, on tint chez mademoiselle Sophy les propos les plus défavorables sur de Secq et sur les habitans de Durantal.

Mais ce qui donna quelque créance aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de Lesecq, que l'on observa. Ce dernier restait presque toujours enfermé sans sa femme, ou bien il allait au château. Il cessa, par degrés, de voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'aller chez elle. On le vit devenir rêveur, taciturne, sombre, et perdre en fort peu de temps une gaîté qui était connue. Marguerite avait initié tout le

monde aux détails de son ménage et de sa fortune, et l'on savait que les biens de l'un et de l'autre consistaient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avaient pas d'argent : cependant de Secq acheta pour trente mille francs une partie des terres qui étaient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété — D'où peut venir tant d'argent ?... disait mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal ! il avait le malheur de savoir lire, et il lisait le Code ; il y jetait souvent un regard furtif, et connaissait la peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connaissance. Sa conscience était tourmentée : or il y avait un grand changement dans ses manières, et, outre ses terreurs particulières, il y en avait une bien plus grande, c'est qu'il voyait toujours ce bout de pistolet que lui avait montré Vernyct. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme était trop

causeuse pour que le village ignorât que depuis sa visite au château M. de Secq ne dormait plus, qu'il parlait souvent seul, etc.; et mademoiselle Sophy, le soir, tirait mille inductions malignes de l'intimité de de Secq avec M. de Durantal et du changement frappant de son humeur et de ses manières. Elle en vint à dire :

— Nous savons comment la femme a eu sa fortune, mais elle ne nous a jamais dit d'où venait celle de son mari!... qui est-il?... que faisait-il?... où est Aulnay-le-Vicomte? et que s'est-il passé là?... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étaient...

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démeublait toutes les pièces et que l'on faisait de grands préparatifs de départ, enfin l'on apprit que malgré la saison avancée les habitans du château annonçaient leur prochain départ pour Paris.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence, et, comme elle connaissait

tout le commerce, elle y dîna avec l'entrepreneur du roulage, qui lui dit qu'il avait un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus cent mille livres pesant, et qu'un emballeur de Valence allait gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal.

Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy!... Elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et étala tous ses grief particuliers contre M. de Durantal et contre le pauvre de Secq, en animant son récit des soupçons injurieux que leur conduite lui avait inspirés.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les détails de leur vie.

— On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus : on part après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout,

absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avait pour objet un cadavre, et ce cadavre est, dit-on, un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un homme, le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel ami devient, tout comme lui, taciturne et rêveur.... Qu'est-ce M. de Secq?.... il est d'Aulnay-le-Vicomte.... (Marguerite avait parlé, comme on voit.) Ne faudrait-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune?.... Ah! disait mademoisell Sophy, si j'étais ce que vous êtes, M. Charles, il y a long-temps que j'aurais écrit à Aulnay, et appris, par les antécédens de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal.

— Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avait pas un sou pour meubler sa maison et qui comptait sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres,... etc., etc...

Nous ne rapporterons pas tout ce que disait mademoiselle Sophy, guidée par sa haine et par sa curiosité; le lecteur à qui nous avons développé ce caractère, dont chaque petite ville de France offre un ou plusieurs types plus ou moins complets, supposera tout ce que nous omettons à dessein.

Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention, il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstances, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle, qui la complimenta sur son esprit, sur son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvrirait-on tant de choses, et comment, sur de si faibles indices, bâtirait-on des romans entiers?.... Tantôt M. de Durantal

était un banqueroutier, tantôt il devenait un conspirateur.

Ah! si mademoiselle Sophy eût été invitée au bal de M. Durantal, elle eût vu en lui le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté!

Un mois se passa de la sorte, et au milieu de ce mois mademoiselle Sophy avait reçu une lettre de madame Bouvier qui la priait de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'était dit chez elle, sur eux, faisait le plus grand tort à sa cousine. Elle déplorait cette conduite et la conjurait de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avaient été poussés par Vernyct avec une telle activité qu'Annette écrivit à son père et à sa mère de placer toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours et de se préparer à un grand voyage. On n'attendait plus qu'eux.

De son côté, Vernyct avait acheté un vais-

seau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avaient servi sous Argòw et qui lui étaient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avait été mobilisée, il ne restait en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la vieille rue du Temple, la terre de Vans ; mais cette dernière propriété étant au nom de Vernyct, était depuis long-temps en vente, et c'est cette circonstance qui avait sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre il n'aurait jamais pu lui faire perdre ses traces.

Il ne restait plus à Durantal que les deux appartemens d'Argow et d'Annette, qu'on ne devait démeubler qu'après leur départ, et c'était l'infatigable Vernyct qui se chargeait de tout.

Un soir, il était occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des

carabines, parmi lesquelles se trouvait un tromblon, et cette arme terrible était jadis l'arme favorite de Vernyct et d'Argow.

— Bah, dit-il en riant, je veux garder cette pauvre fille, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls!

Annette trembla à l'aspect de l'horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de l'adresse avec laquelle Vernyct en faisait jouer les ressorts.

— Oh! dit-elle, emballez tout cela ailleurs, car cela me fait mal à voir.

— Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

— Que voulez-vous dire? s'écria Annette.

— Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques?.....

— Eh bien?...

— Eh bien, regardez l'anneau qu'il a à son doigt...

En ce moment Argow rentra, et Annette, l'emmenant à côté d'elle, lui demanda, en

jouant avec sa main, ce que contenait l'anneau qu'il portait.

— D'où te vient cette fantaisie? lui demanda son mari.

— D'où viennent les caprices des femmes? répondit-elle; mais on dit que c'est une arme...

— Qui t'a dit cela?...

— Vernyct!....

— Eh bien, dis à Vernyct qu'il est un imbécile.

— Merci, dit ce dernier en riant; mais le fait est que je le mérite, car j'oubliais qu'il n'y a que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

— Ah! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

— Es-tu fou?... dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevait, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra,

Vernyct tenait un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

— Ah! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler!

Vernyct sortit en murmurant.

— Si je l'avais tué sans le faire exprès, j'aurais bien fait peut-être... cette figure-là m'a toujours déplu.

— Charles, dit Annette, vous nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère?.....

— Mais on prétend que vous partez...

— Ah, dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

— Allez-vous loin?... demanda Charles à Argow.

— Nous ne sommes pas encore décidés.

Telle fut la réponse ambiguë que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

— Je viens vous apprendre, dit Charles,

que j'ai l'espoir d'être nommé avocat-général... à mon âge, c'est une grande faveur...

— Mais vous la méritez, dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin allait devenir éternelle, mit à lui parler et à l'accueillir un affectueux empressement, une bienveillance si tendre, qu'il en fut vivement ému. Tous les souvenirs de son enfance se réveillèrent, et avec eux son amour pour sa cousine et l'amère jalousie que lui inspirait le bonheur d'Argow.

Le lendemain de son arrivée Annette alla se promener avec lui dans le parc après le dîner; elle voulait lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des taureaux, et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillet. Arrivés ensemble au bas d'une petite montagne factice, ils s'assirent sur un banc en face

de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

— Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais, dites-moi, n'avez-vous rien à vous reprocher? Vous connaissez mon amitié pour vous, mon indulgence; j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie, qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous...

— Ma cousine, dit Charles avec une profonde émotion, je vous aime, que dis-je? je vous adore toujours!... et toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour pour vous et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé...

— Quel discours!... ô Charles!... est-ce vous qui parlez ainsi d'un homme qui est tout pour moi!...

— Je comprends mon indélicatesse et tous mes torts, mais ma passion ne connaît plus de bornes et je sens qu'il faut que je quitte ce pays... je le quitterai, Annette! J'ai demandé mon changement, j'espère être nommé avocat-général bien loin, dans le nord de la France; là je serai délivré de l'effroyable supplice de voir toujours unis et triomphans l'objet de ma haine et celui d'un amour sans espoir!...

A ce moment on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, fut près de se trouver mal.

—Vous étiez là, monsieur, dit Charles.

— J'y étais, j'ai entendu et je vous pardonnne!...

Il s'était assis auprès d'Annette, qu'il s'efforçait de rassurer, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux. Un taureau échappé, se précipitait sur eux, et rien ne pouvait les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venait de se passer ne leur avait pas permis

de voir cet ennemi furieux qui n'était plus qu'à vingt pas d'eux et que le schall rouge d'Annette excitait encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement qu'ils restèrent immobiles... Tout-à-coup Argow défaisant sa bague en tira une épingle très courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette, soutint le choc de l'animal, qui, après avoir renversé le banc de pierre, se retourna tout-à-coup et revint sur lui; mais Argow évita de nouveau les cornes menaçantes, et aussitôt qu'il eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de son cousin était égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène fut pour eux comme un songe, et ils regardaient le taureau mort et Argow tour à tour. Le mugissement de l'animal en tombant avait été horrible, et il leur semblait encore l'entendre. Annette étendait ses mains vers lui comme pour s'assurer

que son époux vivait encore; mais comme il tenait sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restait libre.

— Oh! mon ami!... lui dit-elle avec douleur.

— Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?...

— J'aime mieux la mort qu'un pareil geste! dit-elle.

— Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?...

— Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connaissent; ce n'est même pas une épingle, c'est une arrête de poisson.

Charles serra la main d'Argow avec reconnaissance et lui dit d'un air attendri :

— Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnaître.

Au bout d'une heure, Charles, qu'on était

venu avertir, était parti pour Valence, après avoir montré la plus vive agitation. Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avait pas pu savoir de Charles la cause de ce départ précipité.

XXI

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venait de changer ses dispositions pour Argow, et il s'écria :

— Sans lui, Annette serait morte et moi aussi peut-être !... J'ai tant fait contre lui que je dois désormais lui consacrer la vie qu'il m'a sauvée !...

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence.

En effet, on va voir quelle influence cette visite pouvait avoir sur le sort d'Argow.

Un mois auparavant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy vint voir Adélaïde, avait été frappé des singuliers indices que présentait la conduite de de Secq et de son cousin. Il avait réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher et à deviner les crimes, il avait fini par écrire au procureur du roi d'A...y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortait, et il avait soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyct, de Secq et Marguerite. Alors il était guidé par sa haine, et il avait présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances avaient demandé un temps infini; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive

de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandait des renseignemens qui prouvaient que le procureur du roi d'A...y connaissait tous les personnages sur lesquels Charles avait appelé son attention.

Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avait dit :

— Nous avions depuis long-temps une correspondance avec Aulnay et A...y, nous avons maintenant toutes les pièces...

Cette phrase, que Charles entendit en silence et sans y répondre, lui fit voir que son cousin était gravement compromis. Toujours poussé par sa haine et par son envie, il s'était rendu sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptait jeter dans l'âme de sa cousine ; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et comme il savait que l'on ne pouvait commencer aucune pour-

suite contre son cousin sans lui, il accourait chez le juge prendre connaissance des papiers envoyés d'A...y et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venait de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa cette circonstance le fit revenir précipitamment.

Il le trouva en effet, mais le juge était chez madame Servigné, et en arrivant dans le salon il entendit sa mère qui racontait au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venait d'être sauvé de la mort; elle détaillait avec la complaisance des bavardes la propriété de cette arrête empoisonnée, et en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la légèreté de sa mère et se repentit d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire :

— Monsieur, donnez-moi au plus tôt les papiers qui concernent Aulnay...

— Monsieur, dit le juge, c'est impossible; car cette affaire ne vous regardera pas; vous

n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes fonctions... Je sais qu'il a reçu de G*** un envoi qui vous concerne; je venais vous faire mon compliment.

Charles resta atterré, car il envisageait les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'était pas favorable à M. de Durantal.

— Et qui est nommé à ma place?

— Monsieur de Ruysan.

— Quoi! mon substitut! celui qui m'en veut le plus à Valence!... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisauce de passer dans mon cabinet, je voudrais avoir l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère magistrat qu'il avait en sa présence et lui dit: — Monsieur, depuis

quand le procureur-général vous a-t-il instruit de mon changement?

— Depuis deux jours...

— Grand Dieu! s'écria Charles, et depuis deux jours M. de Ruysan exerce?...

— Oui.

— Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A....y incriminent fortement M. de Durantal.

— Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie; mais ce que je puis vous dire, c'est que l'estime que le ministère a pour vous et la position dans laquelle cette affaire vous mettait ont été la cause principale de votre changement, dont on a voulu faire une faveur, car je l'ai appris à G***, où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur-général.

— Monsieur, je comprends!... dit Charles pâle et presque égaré; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers

d'A.....y, car il y a long-temps qu'ils doivent
ête

— Monsieur, reprit le juge avec une dignité tempérée de bienveillance, si je l'avais su, je crois que j'aurais eu la faiblesse de vous en avertir ; mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires; enfin, c'est M. le procureur-général qui a correspondu avec votre confrère...

— Je perds du temps!... s'écria Charles.

— Je le crois, lui répondit le juge avec un geste significatif. Charles, glacé par cette réponse, s'aperçut à peine du départ du juge.

— C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme... où?... se dit-il. Il frissonna, s'élança dans le salon : — Ma mère, ma sœur!....

— Qu'as-tu, Charles?

— Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal!... Adieu!... Et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de

chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine s'il en était encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il cherche les moyens de salut qu'il peut suggérer à son cousin, rétrogradons un peu et voyons la cause du silence du juge d'instruction.

Le procureur du roi d'A....y voyant que M. de Durantal était le cousin de Servigné, crut que ce dernier voulait sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur-général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissait de s'assurer par Lesecq si M. de Durantal était bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal, M. de Secq, mandé par la justice, avait été amené devant le juge.

— Vous ne vous appelez pas de Secq!... lui avait dit le magistrat avec cet air de con-

viction et cette autorité sévère qui en imposent même aux innocens.

— Si, monsieur.

— Non, vous vous appelez Lesecq.

— C'est une erreur de copiste, et mon extrait de naissance...

— A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence : vous avez été maître d'école, et vous ne possédiez rien ?...

— Oui, monsieur.

—Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un nommé Argow, arrêté par vous, par M. Devau, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de paix, et ce fut à vous que la garde en fut commise...

— Cela ne prouve rien, monsieur.

— Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent pour vous engager à le laisser évader : n'est-il pas vrai.

Ici Lesecq balbutia et voulut nier.

— Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie.

— Monsieur, monsieur! dit Lesecq épouvanté.

— Ce n'est pas tout, Argow, l'assassin de M. de Saint-André et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connaissance: vous l'avez revu?...

— Non, monsieur!... s'écria Lesecq.

— Monsieur, prenez garde! c'est M. de Durantal, et vous le savez...

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement qu'il chancela sur ses jambes et faillit tomber. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

— Monsieur, dit-il en le soutenant et en le faisant asseoir sur son fauteuil, la justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme; car avant de le mander il faut que l'autorité ait des soup-

çons qui équivalent à des certitudes : or, vous voyez que toute feinte est inutile ; votre conduite est criminelle, car faire évader un assassin et recevoir son argent est un véritable crime, et si vous avez lu le Code, vous devez savoir quelle peine vous avez encourue ; mais ce n'est rien auprès de votre dernière infraction aux lois ! Comment, vous, maire d'un canton, chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnaissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toute la société poursuit, et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix !... Monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

— Monsieur, dit Leseq, quant à la confession, je la ferai ; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur moi. L'homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur ; faites de moi ce que vous voudrez, mais ne me forcez

pas à trahir tous les sentimens naturels en faveur des lois sociales.

Cette scène avait décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avait été ordonnée. Les gens chargés de cette expédition difficile avaient pris la grande route pour aller à Durantal, et quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avait amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie était sur la route de droite, un autre piquet avait pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdaient autour de la grille neuve par laquelle Charles était sorti : il n'avait pas rencontré d'obstacle, parce que les gendarmes l'avaient reconnu et qu'il était seul dans son cabriolet.

D'un autre côté, Vernyct, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avait, pendant la nuit, couru chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y était resté toute lajournée, de façon qu'Argow et Annette étaient livrés sans

défense à l'horrible assaut que l'on allait donner à Durantal.

Laissons Charles galoper sur la route, Vernyct chez Jeanneton, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

XXII

Il y avait environ une demi-heure que Charles était parti. Annette avait pleuré en le voyant s'échapper si brusquement et dans une agitation aussi grande. — C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée !... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques...

Elle tomba dans la rêverie : il faisait sombre,

elle regardait le ciel. — O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours !... j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel... Il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux, ils sont la voûte d'un grand temple ; partout où il y a terre pour s'agenouiller on prie et l'on aime; au moins, dans ces îles charmantes, il sera en sûreté, rien ne menacera plus mon bonheur !...

Sa tête tomba sur sa jolie main, et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste ; puis, le relevant tout-à-coup, elle dit vivement à une étoile qui brillait plus que les autres : — Oh ! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné !...

Annette resta plongée dans une contemplation profonde, ses prières s'élançaient vers le ciel, mêlées de vœux et d'espérances qui n'avaient point le ciel pour unique objet, quand elle entendit des pas précipités dans le salon qui précédait sa chambre. — Ah !

s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons!...

A ce moment, un jeune et joli garçon de quinze ans entra brusquement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui troublaient l'harmonie de ses traits purs et réguliers.

— Ah! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette!... Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse : — Chut!... ils sont encore ici....

— Qui?... demanda Annette glacée d'horreur.

— Les gendarmes!

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position, ses yeux se se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eut l'air d'une statue posée sur un tombeau; elle devint pâle et tremblante, mais le jeune garçon lui fit comprendre la nécessité de

s'armer de toute son énergie et surtout de tout son sang-froid.

— Écoutez-moi, dit-il, je suis Jeanneton, l'amie de Vernyct; il est venu me faire ses adieux, et il voulait me laisser en France, quoiqu'il allât à l'île des Mules (elle voulait dire aux îles Bermudes); je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté; mais quand il est monté à cheval je me suis esquivée, j'ai pris les habits de mon garçon, et quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivait le sien, il a demandé qui était là, j'ai répondu : — Jeanneton! et il n'a plus osé me refuser de le suivre.... Voilà que nous arrivons à l'avenue de Durantal tout à l'heure et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avait beaucoup de monde, et, à la lueur des étoiles, nous voyons briller les chapeaux et les armes d'une troupe de gendarmes. Vernyct a vu qu'ils allaient à Durantal et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la

statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il aurait réussi dans un projet qu'il méditait; il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passerait, et, en cas de réussite, il m'a instruit de ce qu'il fallait faire. J'ai couru, j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail; là, avant que les gendarmes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyct qui a crié de loin avec sa voix terrible: « Qui vive?... » et il a fondu sur l'escouade en disant: « Qui ose entrer en mon château à l'heure qu'il est?... je ne loge pas de militaires à Durantal!...

Alors il y a eu un chuchottement, et l'on a dit: « C'est lui!... c'est lui!... est-il seul?... courons!... » Après, j'ai entendu Vernyct crier: « Répondrez-vous?... je suis M. de Durantal!... »

Alors il était près d'eux; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venaient l'arrêter, il s'est laissé emmener!... C'est beau, n'est-il

pas vrai, Madame ?.... Ah ! mon Vernyct est généreux !...

— Oh ! quel homme !... dit Annette, et vous, vous qui n'avez point parlé !...

— Chut, écoutez, ajouta la naïve Jeanneton ; il m'a recommandé tout dans les plus grands détails et en une minute ; c'est qu'il a une tête !.. oh ! c'est un bien brave homme !... Il faut, m'a-t-il dit, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin : il en aura le temps, parce que je ne ferai connaître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver ; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus !... Jacques ne voudra pas !...

A ce moment, Milo, effaré, arriva et dit :

— Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrêter Monsieur... J'ai réuni tout notre

monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons...

— Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres, et dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même.

Annette se leva, ses yeux brillèrent comme si elle eût reçu une force supérieure, et, s'élevant à la hauteur des circonstances, elle s'écria : — Mon enfant, nous le sauverons!...

— Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, Dieu!... c'est du bruit qui vient du dehors!... Elle courut à la fenêtre et cria : — Un gendarme!...

En effet, Annette, stupéfaite, aperçut le chapeau brodé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre : Jeanneton courut pour le précipiter, ce qui était facile, car il s'était servi pour monter du treillage qui était sous la fenêtre comme d'une échelle, mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria — *Ami!...* où est madame de Durantal?...

— C'est moi!... dit Annette.

— Écoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop mon ancien pour le voir égorger... J'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté; je suis à la porte qui conduit à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de cette porte, contre le mur qui sépare vos deux propriétés: mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le Ciel vous récompense!... s'écria Jeanneton; mais Vernyct est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené...

— Dieu soit loué!... s'écria le gendarme, c'est digne du lieutenant!... Eh bien! dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir, mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers et pour verbaliser : ils sont chez l'adjoint du maire...

— Tenez, dit Annette en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portait Argow et qu'elle avait aperçue sur sa pelotte, tenez, prenez, cette épingle appartient à celui que vous aimez...

— O généreuse femme! je me ferais tuer pour lui et pour vous!...

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qu'au commencement de cette histoire on a vu avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste.

Mais au moment où sa tête disparaissait, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow :

— Que me veux-tu?... comme tu es pâle!... qu'as-tu?... que demande ce jeune homme?...

Annette mentir?..... c'eût été la première fois!..... Elle restait dans une horrible angoisse, levant les yeux sur son

mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Après avoir hésité pendant quelques instans :

— Il s'agit, s'écria-t-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir...

— Il n'y a pas un instant à perdre !... s'écria Jeanneton; il faut venir, monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez...

— Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver... Viens, je vais t'accompagner, et, en route, nous te dirons ce dont il s'agit; la chose est si grave que c'est ce qui cause mon effroi.

— Allons donc sur-le-champ, dit Argow, mais faisons mettre nos chevaux...

— Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre... Et Annette s'élança en lui disant :

— Viens donc !...

Argow étonné ne savait que penser, lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie.

— Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct!...

Alors Argow épouvanté les suivit. Ils traversèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : — Comment se fait-il que Vernyct soit... Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main et dit à voix basse : — Chut!... silence!...

Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette était entrée quand elle vint à Durantal, et là Jeanneton mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva en tâtonnant une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy. Jusque-là tout allait bien, mais ils restèrent interdits, car Annette dit à Jeanneton :

— Comment ferons-nous maintenant?...

Ils entendaient à cent pas d'eux le bruit des armes et des voix confuses, ce qui rendait leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow :

— Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle, et lorsque vous serez sur la crête du mur, vous l'enleverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre...

— Mais à quoi cela vous servira-t-il?... demanda Argow.

— Chut! dirent ensemble Annette et Jeanneton, chut!... silence!... et faites ce que nous vous disons...

— Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir; c'est moi-même qui viendrai te chercher...

Lorsqu'Annette et Jeanneton virent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs en s'écriant à voix basse :

— Il est sauvé !...

Alors elles ne songèrent plus qu'à se rendre chez mademoiselle Sophy pour implorer son secours et remettre le sort d'Argow entre ses mains.

En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy était réunie et s'entretenait des événemens extraordinaires qui se passaient dans la commune de Durantal.

— Il y a, disait M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment on arrête M. de Durantal !...

— M. de Secq a été mandé et forcé de comparaître ce matin devant M. le juge d'instruction, et il n'est pas encore revenu, ajouta le percepteur.

— Tout ce qui reluit n'est pas or, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler...

— J'entends du bruit ! s'écria mademoiselle Sophy.

En effet, Annette et Jeanneton priaient la

domestique de les faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal, qui alors s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'une voix émue :

— Ah! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper aux poursuites de la justice!... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps : vous lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi; ma reconnaissance sera éternelle! Oh! sauvez-le! je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde!...

Et en parlant ainsi elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pathétique qu'un romancier pourrait le désirer. Dix personnes entouraient mademoiselle Sophy, qui, froide et impassible, laissait la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant attendait avec anxiété un

sourire, un mot, un regard attendri; la vieille servante tenait un flambeau et restait en arrière, tandis que Jeanneton, se croisant les bras, s'écria :

— Elle hésite, je crois !...

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy, qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avait fait chasser du village, la colère alors l'emporta, et elle dit à Mme de Durantal :

— Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine, je ne sais en vérité que penser de vous, madame !...

— Gourgandine !... s'écria Jeanneton; mademoiselle oublie qu'à dix-huit ans elle avait fait un garçon presque aussi beau que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence : c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y aurait fait renoncer !

Annette se leva subitement, et secouant violemment Jeanneton : — Vous nous perdez ! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari !

En effet, mademoiselle Sophy avait le visage bleu de colère ; elle s'écria : — Marie, allez prévenir M. l'adjoint que M. de Durantal est ici !

Annette ne jeta qu'un cri et s'évanouit ; mais dans l'assemblée il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M. de Durantal, poursuivi, n'inspirait plus qu'une pitié que le désespoir de sa femme changeait en un vif intérêt.

— Va, s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide sorcière, mère et femme dénaturée ! puisses-tu retrouver le fils que tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver !... les tigres ont plus d'humanité que toi !... Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée, qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparaître.

Annette rouvrit un œil mourant, et trouvant

en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria : — Je le sauverai!... Elle se dirigeait vers la porte lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras.

C'était Charles!... Il avait rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmerie, il était accouru, et reconnaissant Vernyct il lui avait serré la main en signe d'amitié, en priant les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas lui refuser cette faveur à cause du rang qu'il occupait dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse :

— Votre cousin est sauvé ! il est chez mademoiselle Sophy ; l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence, courez vite, et tâchez de le mettre en voiture : les relais sont préparés jusqu'à Fréjus, le mot d'ordre pour avoir des chevaux de cinq lieues en cinq lieues est : *l'Amour et Jeanneton...*

— Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés!... où est-il?...

A ce moment on entendit venir au grand galop des gendarmes, et l'on vit paraître à la porte l'adjoint du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portaient des flambeaux; la vieille servante les avaient rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenait ces personnages au milieu de la nuit dans la maison de mademoiselle Sophy. En racontant les mille détails d'une telle catastrophe on est obligé de laisser en-suspens une action qui marche aussi vite que le balancier d'une pendule; mais le lecteur retiendra que ce que nous racontons lentement se passait en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi, au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire, la servante, entraient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernaient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchait dans le jardin et appelait M. de Durantal, qui ne venait pas,

parce qu'il ne reconnaissait plus la voix d'Annette.

Lorsqu'à Valence madame Servigné raconta au juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portait toujours avec lui, ce fut pour ce magistrat un trait de lumière sur le meurtre de M. de Saint-André, qui l'avait pendant fort longtemps occupé, et il jugea à propos de se transporter sur les lieux pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il serait arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortait avec eux sur la nouvelle que le prévenu était déjà emmené lorsqu'il rencontra la vieille servante, qui l'avertit que M. de Durantal était chez mademoiselle Sophy : alors le juge pressa le pas pour assister à son arrestation.

En arrivant, il demanda où était le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étaient les huit personnes qui composaient la société. L'étonnement se peignait sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçait une vive agitation, car elle commençait à réfléchir...

Le juge, l'adjoint, leurs suppôts, cherchaient des yeux M. de Durantal ; Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévorait des larmes amères qui coulaient sur son visage abattu ; Annette était debout, pâle, roulant des yeux égarés, et lorsqu'elle vit paraître le gendarme, qu'elle reconnut pour celui qui leur avait donné un bon avis, elle tomba à genoux, et comme si elle eût été seule, elle joignit les mains, et levant les yeux au ciel elle fit une prière éloquente ; plusieurs lumières éclairaient diversement toutes ces figures passionnées, et si l'on se pénètre de l'intérêt d'une semblable situation, on jouira d'un des plus beaux tableaux qu'un peintre ou un évrivain puisse offrir.

En ce moment un cri déchirant s'éleva du

jardin et fit précipiter tout le monde aux fenêtres.

Trois gendarmes étaient entrés avec des flambeaux qui jetaient une lueur très vive sur le jardin où M. de Durantal venait d'être arrêté par eux au moment où Jeanneton venait de le rencontrer et où elle se disposait à le faire évader. Las de disputer sa vie, dès qu'il avait vu les gendarmes s'avancer vers lui, loin de chercher à leur échapper par la fuite, il les avait prévenus et s'était remis entre leurs mains. C'est quand ils s'emparèrent de lui que Jeanneton jeta ce cri d'horreur.

Elle fut arrêtée avec lui et amenée devant le juge, qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement :

— Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avait arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal?...

— C'était la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade.

— C'est Vernyct probablement!..... dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif, et un profond silence régna pendant un instant dans la salle.

— Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet!... vos bavardages, vos soupçons m'ont conduit à chercher la vérité, vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne civique, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'homme en société! mon plus vif chagrin, c'est que ma pensée et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je rachèterai ma faute!

— Et que ferez-vous, monsieur? dit le juge en regardant Charles.

— Ce que je ferai! s'écria ce dernier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai..... s'il peut l'être.

— Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver... il faut que les crimes soient

expiés sur la terre... Et vous, mademoiselle, dit-il à mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instrumens de la volonté céleste !

Annette s'était attachée à son époux et elle l'embrassait avec une force et une tendresse qui semblaient tenir de la folie. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs et brûlans.

— Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, monsieur le juge?... dit-elle.

— C'est impossible, madame, répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton souriait et conservait de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portait à ses doigts. Bientôt on le sépara d'Annette, malgré les cris déchirans de celle-ci, et l'on emmena M. de Durantal, qui resta calme et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit :

— Mon cousin, je vous supplie de ne rien

répondre à toutes les demandes que l'on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, lui accorde le droit de garder le silence, et le débat oral devant la Cour d'assises est le seul qui décide de votre sort. Je connais les lois, cette conduite ne les viole en aucune façon, et comme je connais aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver : jurez-moi d'agir ainsi et de vous renfermer dans un silence absolu...

— Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin, et membre de la magistrature vous ne devez pas...

— Mon cousin, jurez-le-moi par l'enfant que porte ma cousine...

— Oh ! jure-le !... dit Annette en larmes.

— Je vous le promets, dit-il.

— J'y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir Annette poussa un

grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy :

— Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne ; mais moi... oh ! jamais !... vous m'avez ôté plus que la vie !...

Elle sortit, soutenue par Charles et par Jeanneton.

La société s'en alla sans saluer mademoiselle Sophy, qui resta seule avec la vieille Marie.

XXIII

Le lendemain, Annette, et Jeanneton, qui avait repris les habits de son sexe, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence, suivis de Milo et des deux nègres ses compagnons.

Annette laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avait désigné comme actif et intelligent. Cet inconnu était

un des brigands de la forêt qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer auprès de son ancien capitaine, avait de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avait relâché. — Mort de ma vie!... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étaient tous trois, je le délivrerai, ou l'on m'enterra sous les ruines de Valence!

— Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte! dirent deux paysans qui passaient: ils s'arrêtèrent, et regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent:

— Ayez bonne espérance, madame; nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton était arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance, fût-il coupable ou non...

— Bonnes gens!... dit Annette, que vous réussissiez ou non, comptez sur ma reconnaissance!... Elle leur jeta sa bourse.

— Sommes-nous malheureux ! dit Vernyct; le départ était convenu, les relais même préparés, car il semble que je me doutais de cela... Oh ! je le délivrerai !... Tout Valence parle de cette aventure, il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin ; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole... ces imbéciles-là me montraient au doigt. Patience !... patience !... Et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle est chaude, et jamais je n'ai eu plus besoin de sang-froid !...

Annette lui prit la main et la pressa sur son cœur.

— O digne ami !... dit-elle, rendez-le-moi ? et, fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrais votre grâce en sacrifiant pour vous ma vie future tout entière !....

— Que deviendrais-je, dit Charles, si nous ne réussissions pas, moi qui suis cause de tout ?...

— Vous? s'écria Vernyct, et que pouvez-vous faire pour réparer ce crime?

—Je puis, dit Charles, être son avocat...

— Et votre place de procureur?

— Je ne l'ai plus...

— Tant mieux, dit Vernyct.

— Ah! ajouta-t-il, bonjour, petite!... je ne te reconnaissais pas... Et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard.

— Ah! ma mère! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plus tôt!... nous serions tous heureux!... Et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard retournèrent sur leurs pas, et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étaient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car c'était du désespoir seul : il ne s'y mêlait aucun sentiment personnel, comme dans celui d'An-

nette, qui aimait Argow pour lui et pour elle-même.

— Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devais vous envoyer hier le dernier bienfait de celui qui m'est enlevé..... tenez, je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendait à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devait encore à mademoiselle Sophy.

— Il vous aimait parce que vous m'apparteniez par les liens du sang, dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait toute la haine d'Adélaïde s'évanouit et fit place à une douleur réelle.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et, au bout d'un gros quart d'heure, Annette s'écria :

— Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec lui!... dans sa prison!...

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes

les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui entrassent dans la prison d'Argow à toutes les heures et pendant tout le temps que les interrogatoires et les formes judiciaires laisseraient au prisonnier.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle était toute nue, un lit et une chaise composaient l'ameublement, et une foule de noms gravés ou tracés sur le mur et accompagnés d'inscriptions attestaient le désespoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre était grillée, et dans l'espèce de galerie par laquelle il fallait arriver il y avait deux sentinelles, et au bout le logement du concierge.

Annette, en entrant, éprouva un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour se jeter dans les bras de son mari. Il était calme, un léger sourire errait sur ses

lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animait à Durantal lorsqu'il était assis près d'elle dans ces beaux lieux dont la magnificence le fascinait à son insu. Encore voyait-on dans ses traits cette teinte de satisfaction qui devait faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessaient Jésus-Christ au milieu des tourmens. Il semblait que l'assurance qu'il acquérait de pouvoir expier ici-bas des crimes commis sur la terre lui donnât encore plus de sérénité que la patiente expiation de sa conduite précédente. Il avait plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devait recevoir qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisaient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vite ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop long-temps à elle-même le cruel bonheur de le voir.

— Ami, dit-elle, tu es bien mal ici!

— Qu'importe? mon Annette, cette prison est un temple, puisque je t'y vois.

— Comment, s'écria Annette, un homme aussi noble, aussi généreux, a pu commettre une action blâmable!... oh! non, tu es innocent, je le dirai à toute la terre.... au ciel, aux juges!...

— Je suis coupable, Annette, répondit Argow; mais écoute-moi, je veux rester dans ton coeur ce que j'y fus toujours, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir repris cette candeur sainte qui t'a toujours décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude.

— Eh! je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment!... s'écria-t-elle.

— J'exige, entends-tu, mon ange?... j'exige, c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais adressé, je veux que tu ne puisses en rien connaître les détails horribles de ce qui se

passera à la Cour d'assises... tu me le promets?....

— Oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paraissait en proie à une agitation violente et à une profonde méditation.

— Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin? lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

— Je tiendrai ma promesse.

— Oui, dit Annette, c'est bien important, à ce que dit Charles, et il faut suivre ses avis, mon ami, car, en fait des lois terrestres, il connaît ce qui est permis et ce qui est défendu.

— Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous nous laisser seuls pour un instant?...

— J'aime mieux, dit Annette, me fermer

les oreilles, car je ne veux pas perdre un seul des instans que je pourrais employer à le voir.

— Mon cousin, dit Charles à Argow, y avait-il des témoins du crime qui paraît avoir été commis à A.....y?

— Aucun, car il n'y avait que Vernyct, et nous sommes une seule âme en deux corps.

— Est-ce vous qui l'avez commis?...

— Oui.... A cette parole une grosse larme roula sur les joues d'Argow, qui passa ses mains sur son visage comme pour dérober ses remords à des yeux humains.

— Il y a de l'espoir,... beaucoup! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience de réponses qui lui soient défavorables... Si alors il voulait user d'une dénégation constante...

— Oh! ne l'espérez pas!.., s'écria Argow: je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

— Ma tâche ne sera que plus difficile, dit Charles, mais j'espère...

— Tu espères, Charles?... Ah! tu me rends la vie!... dit Annette.

Chaque jour Annette vint le matin et s'en retourna le soir. Vernyct ne parut pas une seule fois, car aussitôt qu'il sut que son ami était emprisonné, il repartit avec Jeanneton et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et ayant reçu l'ordre de se rendre à C***, où il était nommé avocat-général, il envoya sur-le-champ sa démission et s'inscrivit comme avocat à la Cour royale de G***.

Annette, ne voyant pas le danger imminent, et d'ailleurs ne pouvant se persuader que les crimes d'Argow fussent aussi grands qu'il le faisait souvent entendre lui-même, redevint au bout de quelques jours ce qu'elle avait toujours été, c'est-à-dire qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour et de recherches son mari,

dont la sublime résignation, le calme et la fermeté la rassurèrent. Elle reçut de beaucoup de personnes des marques d'intérêt, car généralement on la plaignit.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires : cependant l'éloignement de tous les témoins à citer, qui se trouvaient pour la plupart à A...y, à Aulnay-le-Vicomte et à Vans-la-pavée, tous endroits situés dans le departement des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fût portée au tribunal terrible du jury.

Les magistrats qui composaient la chambre d'accusation étaient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avaient décidé que M. de Durantal serait mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes au milieu desquelles Annette et son mari avaient exercé leur bienfaisance active furent frappées de terreur, de façon que cette cause devint l'occupation de tout le pays, et l'on sait

que les Méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Bagder, le préfet, était tellement connu pour être l'ami intime et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eut agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvait sauver son bienfaiteur.

En effet, il avait affecté la plus grande horreur pour lui, et avait pris des mesures si sévères que l'on commençait à l'accuser dans le public : mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crût pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel on allait juger son ami intime.

Bientôt la Cour d'assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la Cour royale pour présider. L'affluence fut extrême à Valence, et la curiosité publique était excitée au dernier point. On prit même des mesures envers la foule par qui l'on présuma que la salle des audiences pouvait être envahie, et

l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs, car ils étaient intéressés à la lutte qui allait s'engager. En effet, Charles avait fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu'il avait exercé les fonctions de procureur du roi, et son histoire avait couru la ville : on connaissait sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savait que c'était lui et mademoiselle Sophy qui étaient la première cause de l'infortuné de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan était l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paraissait peu douteuse, conséquemment la lutte entre ces deux talens devait être très intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat-général à C*** lui avaient conquis tous les suffrages et liu faisaient pardonner les torts qu'il avait eus envers son cousin, alors qu'il était procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix était placé au-dessus du président, qui, entouré des juges, se trouvait en face du public. Les jurés étaient placés à droite, et le prévenu à gauche ; le procureur du roi, M. de Ruysan, était presqu'à côté d'Argow, que des gendarmes gardaient à droite et à gauche, et Charles n'était séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvait l'accusé.

Quand Argow parut tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentimens divers. Cette figure avait contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnait une telle sénérité sur ce front où jadis brillait une énergie si sauvage, qu'il fut en un instant l'objet de la faveur générale. Les femmes surtout, connaissant

par la voix publique la concorde et le bonheur qui régnaient dans son ménage et la grandeur qui éclatait à Durantal, lui tenant compte enfin du dévoûment profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avait voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisait que tout le jour tombait comme un rayon du ciel sur l'accusé et qu'aucun des mouvemens de sa figure ne pouvait échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié on remarqua un homme debout contre une croisée; il observait les jurés, qui attendaient le choix qu'on allait faire d'eux, et il les observait avec l'attention du tigre; son regard fixe et perçant parcourait l'assemblée, et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, était Vernyct!... sa figure annonçait une grande douleur et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent exercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit au fait de ces débats, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte, qui tiendrait trop de place dans un moment aussi critique.

« Depuis long-temps, y était-il dit, les puissances maritimes de l'Europe avaient été instruites de l'existence d'un pirate nommé Argow qui infestait les mers de l'Amérique. »

A ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

« Il était signalé à tous les gouvernemens,

et l'on savait que ses pirateries avaient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui faisait voile pour Cadix. Ce pirate était un contre-maître de la frégate *la Daphnis*, commandée en 18.. par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendait pour recevoir les ordres du gouvernement : Argow avait soulevé l'équipage et s'était emparé du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et les officiers qui lui étaient restés fidèles, et l'on remarqua que de tous ces officiers déportés sur un rocher stérile M. de Saint-André seul a reparu en France.

« Long-temps tous les gouvernemens, effrayés des pirateries de ce brigand, s'étaient concertés pour s'en emparer; mais son habileté, sa valeur, le dévoûment de ses compagnons, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux États-Unis, et envoyé à Charles-Town; il y fut condamné à mort; mais, s'étant rendu

utile à *l'Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

« L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir des fruits de ses crimes. Il vint en France, décidé dès lors à vivre dans le repos, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptait, il espéra demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

« Il y aurait vécu, en effet, si la Providence n'avait ordonné qu'il se trahirait lui-même par de nouveaux crimes.

« En 181.., Argow, qui depuis son retour prenait le nom de Maxendi, avait acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyct, sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paraître à côté d'Argow, avait acheté, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très-considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A...y en possédait une voisine de celle de Vernyct, et les apparte-

nances de ces deux propriétés étaient tellement encadrées les unes dans les autres que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A...y pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A...y.

« Monseigneur était le frère de M. de Saint-André, et ce dernier venait de rentrer en France, cherchant sa fille unique, qu'Argow avait enlevée à Paris et retenait prisonnière dans son château de Vans, espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenait.

« Lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez monseigneur d'A...y, ils revirent M. de Saint-André, qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspirait la vue d'un si grand criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

« Le danger pressant dans lequel était sa fille obligea M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçait de la mort.

« Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et dans la nuit Argow partit. »

Voici les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avait intérêt à commettre ce crime, et les faits suivans vont établir sa culpabilité. . . . .

A ce moment, l'audience fut interrompue par un incident singulier qui donna lieu d'arrêter la lecture de l'acte d'accusation.

XXIV

M. de Rabon, qui était chef du jury, se leva et interpella ainsi le président :

— Monsieur le président, une personne que je ne pourrais désigner et qu'aucun de mes collègues n'a vue vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

« Si M. de Durantal est condamné à mort, le chef du jury et ceux des jurés dont la voix

aura été contraire à l'acquittement périront, eux et leurs familles!... »

M. de Rabon remit la note au président, et M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la Cour obtempéra. M. de Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois du pays. L'audience fut troublée, et l'on chercha vainement l'auteur de cette menace, car Jeanneton, mise avec élégance, et placée auprès des jurés, ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardait des chèvres à Durantal, et c'était elle qui, par le conseil de Vernyct, avait jeté ce papier sur le bureau des jurés. Ce petit manége fut favorisé par l'attention générale qu'excitait la lecture de l'acte d'accusation.

Après cette longue interruption, le greffier continua :

« Argow avait intérêt, reprit-il, à commet-

tre ce crime, et les faits suivans établissent sa culpabilité.

« Monseigneur l'évêque d'A...y, soupçonnant de ce crime le pirate dont il avait entendu les menaces, et voyant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

« 1° On découvrit que la mort lui avait été donnée violemment, mais sans lésion, car son sang avait été décomposé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissait aucune trace. Cependant on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre avait entraîné la mort subite.

« 2° En dépouillant les chairs avec précaution autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et d'une finesse imperceptible qui se trouvait dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont introduit dans le corps d'un chien qui, à l'instant même

où le fragment eut pénétré le tissu d'une veine, expira sans convulsions et sans agnonie.

« Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui serait sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'était introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avait été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

« Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable, qui, par l'effet du hasard, avait été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

« En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il était neuf, et une marchande a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en

effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

« La femme qui tient l'auberge où Argow était logé déclara que ce dernier avait été absent pendant une partie de la nuit et précisément à l'heure à laquelle le crime a été commis.

« D'après ces renseignemens, on poursuivit Argow, qui se faisait appeler Maxendi; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut se soustraire à toutes.

« M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, fait expirer un taureau furieux dans son parc; le fait a eu deux témoins que les liens du sang écartent de cette audience, mais l'on a raconté ce fait à toute la ville de Valence.

« La bague qui contient cette arme redoutable a été saisie sur lui au moment de son arrestation; cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure, le fragment trouvé sur le corps de M. de Saint-André s'y adapte

exactement; la couleur du poison dans laquelle elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnaissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A....y.

« Il y a identité dans la trace des pas observés à A...y et dans la forme comme dans la dimension des chaussures de M. de Durantal, etc., etc., etc.

« A ces causes, etc... »

Cet acte d'accusation était dressé et signé par le procureur-général de la Cour royale de G***, sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin; l'affluence était encore plus grande que la veille. On commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle était, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la Cour.

— Comment vous nommez-vous? demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit : — Je ne m'appelle ni Argow ni Maxendi ; j'ai pris le nom de Durantal, parce que je possédais cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre... je m'appelle Jacques...

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant ; elle regarda avec la plus grande anxiété le prévenu et tour à tour le président du tribunal, puis elle parut en proie à un profond accablement.

— Où êtes-vous né?... demanda le président à Argow.

— A Durantal, en 1786.

— Où est la preuve de cette assertion?...

Jacques fit parvenir au président un parchemin vieux, et mademoiselle Sophy y ayant jeté les yeux, s'écria d'une voix altérée : — Mon fils !... oh ! j'ai livré mon fils.... Elle tomba, privée de sentiment ; en tombant sa tête porta sur le coin du bureau des juges,

s'ouvrit, et le sang jallit presque sur la robe du président.

Elle était morte autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'était faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et sur-le-champ Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existait plus, s'écria :

— Cette mort subite, messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur, car vous ignorerez à toujours si cette demoiselle n'a pas eu deux enfans qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même, pour faire voir qu'il entrait dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui ne nous l'auraient fait employer que comme surcroît...

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, pâle et en proie à la plus vive agitation, déclara se récuser; sur un mot qu'il dit au président de la Cour, cette récusation fut admise, et ces événemens, en plongeant l'assemblée dans l'incertitude et dans l'effroi, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

La séance fut long-temps interrompue, car il fallut enlever mademoiselle Sophy.

Enfin, le président, que cet événement avait, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

— Reconnaissez-vous cette bague pour vous avoir appartenue?

— Je l'ai portée pendant long-temps... répondit Jacques.

— Avez-vous servi sous M. de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate *la Daphnis?*

— Oui, monsieur.

— A quelle époque?

— En 180....

— A quelle époque rentrâtes-vous en France?

— En 181...

— Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez été à A....y, chez monseigneur l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre?

— Oui, monsieur le président.

— En quel temps?

— Je ne saurais, en vérité, préciser l'époque de mon voyage.

Cette réponse causa un visible plaisir à à Charles Servigné.

— Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A...y?

— Oui, monsieur le président.

— Était-ce le soir ou le matin?

— Le soir et le matin; je le vis deux fois.

— Messieurs les jurés, dit Charles, remar-

queront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite.

— Quand êtes-vous repartie d'A....y ?

— Quelque temps après avoir vu M. le contre-amiral.

— Êtes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne, où vous logiez?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps?

Ici Charles, se levant brusquement, dit au président :

—Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde; car ou il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois n'admettant point l'aveu du prévenu, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile : il vaudrait mieux nous demander sur-le-champ : Êtes-vous coupables?

Le président se tut, mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère :

— Eh! depuis quand s'élève-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? On vous interroge!... gardez le silence si bon vous semble; ne l'avez-vous pas gardé pendant toute l'instruction?

— Nous en avions le droit, répliqua Charles.

— Eh bien! usez maintenant encore de ce droit sans dicter des lois aux magistrats qui connaissent leurs devoirs, et à qui, vous, monsieur, avez moins que tout autre le droit de les apprendre!

— Je n'insisterai pas, dit Charles, sur ce que cette réplique a d'insultant pour moi; une seule chose m'occupe ici et me passionne, c'est l'intérêt de la défense.

— Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête de poisson?

— D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale.

— Avez-vous été arrêté à Chales-Town et condamné comme pirate?

— Oui.

— Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur les prétendues pirateries de l'accusé.

— Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annoncez vouloir détruire!

— N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal?

— Oui, monsieur le président.

— Le chef des sauvages qui vous remit cette arête empoisonnée en avait-il plusieurs?

— Je l'ignore, mais il est probable que connaissant le secret du poison dont elle était imprégnée, il pouvait en préparer de semblables à volonté.

— Des gens de votre équipage étiez-vous le seul qui possédassiez une telle arme?

— Je l'ignore.

— Avez-vous communiqué seul avec ce chef?

— Non, monsieur.

— Étiez-vous plusieurs de votre équipage?

— Oui.

— En est-il revenu beaucoup en France avec vous?

— Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charles-Town pour en faire lever le siége revinrent avec moi en France.

— Pourquoi, après avoir fait un établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné depuis le meurtre de M. de Saint-André?

— Les circonstances qui se sont succédé rapidement depuis deux ans et mes relations avec la famille Gérard ne me l'ont pas permis, mais je n'aurais jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis.

— N'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-le-Vicomte?

— Oui, mais ce ne fut pas comme criminel; je fus l'objet d'une méprise.

— Alors, pourquoi offrîtes-vous cent mille francs et les donnâtes-vous pour vous échapper?

— Parce que je voulais être rendu à Paris au plus tôt, et le Ciel m'est témoin que ce n'était pas pour échapper à des dangers; quant à l'offre que je fis d'une somme de cent mille francs, elle est expliquée par ma grande fortune et par mon empressement de me rendre à Paris.

Ici le président fit répandre du sable dans une partie de l'enceinte, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'hôtel d'Espagne, à A...y. Elle déclara qu'elle reconnais-

sait parfaitement Argow pour le voyageur qu'elle avait logé à l'époque indiquée par l'acte d'accusation.

— Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel?

— Un jour et la moitié d'une nuit.

— Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée? demanda le procureur du roi.

— C'est, dit l'hôtesse, le 23 octobre 182...

— Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin, à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avait amené des chevaux de poste à une heure et demie du matin et que l'accusé était dans sa chambre à une heure précise.

On lui demanda quand il était sorti ; elle répondit qu'il était sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il était rentré une heure après, mais qu'à compter de cette heure elle ne pouvait pas affirmer l'avoir vu sortir : cependant une circonstance qu'elle se rappelait fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'était trouvé dans sa chambre sans qu'on l'eût vu rentrer.

— La porte de l'hôtel était donc restée ouverte ?

— Oui, parce que nous avions beaucoup de personnes qui devaient partir.

— Avait-il l'air agité? demanda Charles.

— Non, répondit la servante, il paraissait fort gai.

Une marchande de ferraille à A...y déposa que l'accusé, qu'elle reconnaissait sans peine, d'autant plus que quand on l'avait vu une fois on ne devait pas l'oublier facilement, était venu

dans la soirée du 23 octobre 182.. pour acheter des crampons de fer.

— Comment avez-vous pu le reconnaître? demanda Charles; vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin.

— Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère...

— Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique...

— Le réverbère est-il en face de votre boutique? demanda vivement M. de Ruysan.

— Pas tout-à-fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvait M. l'évêque d'A...y, le caractère dont il était revêtu, et ses fonctions, n'avaient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avait dressé à A...y un procès-verbal de son té-

moignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce était tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportait un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avait de se défaire de son frère le marquis.

Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offraient peu d'intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée : on commença à entendre les témoins à décharge.

Le premier fut M. Bagder, l'ancien préfet de Grenoble, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi était chez lui à Paris et avait assisté à un bal qu'il avait donné le soir du même jour.

Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, personnages marquans qui avaient assisté à ce bal et qui reconnurent M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A...y,

— Comment était-il habillé?

— Grossièrement; il portait même des souliers ferrés.

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge était épuisée, présenta à la Cour une demande.

— Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la Cour trouvera bon que nous fassions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence peut faire arriver à la découverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même; sans cela, nous renoncerions à l'introduire.

M. de Ruysan s'opposa fortement à un acte aussi insolite, et dit que toutes les formes judiciaires rejetaient cette étrange proposition; mais le chef du jury ayant déclaré que la

conscience des jurés exigeait que la personne fût admise, la Cour, après avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin.

A ce moment un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle qu'on avait saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fut possible de le retenir.

Cette singulière scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta :

— Monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassés lorsque nous vous dirons, sous la foi du serment, qu'hier une lettre anonyme que voici (et Charles la déposa sur le bureau) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix, en entrant à l'audience, que j'acceptais la proposition qui

m'était faite, et je jure que j'ignorais comme vous ce qui devait en résulter.

La séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, parmi lesquelles la dernière n'était pas la moins remarquable, aiguillonnèrent vivement la curiosité publique.

Parmi les juges, les jurés, les avocats, dans l'assemblée entière, personne n'avait pu seulement entrevoir l'être extraordinaire, qui semblait être sorti de dessous la terre et s'être envolé; car la foule étonnée avait à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'était rangée en haie pour le laisser passer sur le geste dont elle avait subi la puissance et l'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience qu'il était vraisemblable que les plaidoiries auraient lieu et que la nuit le jury prononcerait son arrêt. Une multitude de paysans étaient venus des environs de Du-

rantal pour apprendre le sort du bienfaiteur de la contrée.

Annette ignorait tout, et passait ses jours dans la prière et dans l'attente.



XXV

Le lendemain, la place sur laquelle est située le Palais-de-Justice était envahie par la foule, qui se précipita dans la salle des assises aussitôt qu'elle fut ouverte.

L'accusé excita, quand il parut, un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvait bien que les assistans ne l'avaient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il était toujours le

même, calme et d'une douceur qui n'avait rien d'affecté; ce jour-là même, rien n'annonçait en lui l'incertitude cruelle qui devait l'agiter, ses traits étaient reposés, et l'expression du bonheur les animait, car il sortait de sa prison, où Annette l'avait comblé de mille preuves d'un amour qui grandissait dans l'infortune.

En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avait été apportée la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portait Augow, le fragment s'y rapportait également, de manière que, pour le moment, l'on n'apercevait aucun indice qui pût faire penser que l'une plutôt que l'autre eût donné la mort à M. de Saint-André.

Après avoir demandé à Charles s'il n'avait plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation;

mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendrait à une réplique quand l'avocat de l'accusé aurait parlé, parce que l'accusation n'était que trop prouvée par les faits, que pour lors il se contenterait de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow.

Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles. Il se leva, et en ce moment le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat, qui semblait être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire.

Charles n'avait ni notes ni livres, il était seul debout et en quelque sorte sans armes devant les juges qui allaient prononcer sur le sort de son cousin. Jetant alors un coup-d'œil plein de confiance sur les jurés, il parla ainsi d'une voix assurée :

« Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse ; la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien

que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaîté de cœur un homme à mort : aussi, par le même motif, je n'emploierai pas pour vous convaincre de ces argumens que l'on tire d'abstractions métaphysiques, qui font briller le talent de l'avocat aux dépens de la solidité de la défense ; c'est dans les faits, et dans les faits tels que les dépositions les ont présentés, que j'irai chercher les preuves de l'innocence de mon client ; et en les expliquant avec bonne foi et simplicité, j'éclairerai plus facilement vos consciences qu'en appelant à mon aide des moyens oratoires contre lesquels vous êtes habitués à vous tenir en garde.

« Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuves et des scrupules de probabilités pesés par des juges ; la société vous député pour juger en son nom, et le sentiment est un témoin que la loi vous permet d'interroger et d'opposer à ceux dont l'accusation s'appuie comme à ceux qui ont déposé en notre faveur.

« Les premiers vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal dans une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé : ils n'avaient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre.

Ici Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger à M. Maxendi pour cette soirée.

« Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon client, car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites sont l'effet de la reconnaissance ; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, lui fut donné par l'équipage du premier vaisseau sur lequel il a navigué.

« Maintenant, messieurs, je pourrais vous donner à peser comment il a pu se faire que, le 13, au matin, Jacques de Durantal fût

à A...y, après être passé par Vans-la-Pavée et s'y être arrêté : mais le moyen de l'alibi est explétif, ce sera le dernier refuge de l'innocence ; nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

« Vous connaissez la position de l'accusé et la mienne ; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs !... Une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous !... Je défends mon parent, parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu : aussi le sauver est mon plus cher espoir, et plus encore, c'est désormais un devoir pour moi, fût-il coupable !...

« Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos argumens ; mais vous remarquerez que cette loyale franchise règnera dans tout mon plaidoyer, et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justification ressortira, non pas des témoignages à décharge, mais des

dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparaître.

« Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacques avait intérêt à faire périr M. de Saint-André; en temps et lieu on verra le contraire. Je prends donc les débats là où ils ont commencé.

« Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf, et depuis personne n'a pu vous affirmer qu'il soit sorti de son auberge. Première obscurité. On a ensuite établi devant vous qu'il était parti à une heure du matin.

« Voici donc une circonstance bien forte : pesez-la..... Nul témoin à chargo ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut entré en revenant de l'évêché, à neuf heures; de neuf heures à une heure qu'il est parti, il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public? C'est de vous faire

suivre un accusé dans toutes ses actions; il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant. Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque, et ce dernier peut être facilement réfuté dans son témoignage, car ce vieillard, prévenu par les antécédens de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère était le fruit de la haine du subordonné contre un chef.

« Nous., messieurs, nous n'appellerons aucune hypothèse à notre aide. A son premier pas l'accusation chancelle, car elle ne peut pas prouver que le prévenu soit sorti de l'auberge.

« Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu des crampons dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit fondée, qu'elle le montre sortant de son

auberge, à neuf heures et demie au moins, pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous procédons dans l'ordre adopté par l'accusation.

« Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où serait-il allé?

« Il est constant qu'il est parti avant une heure. Serait-ce en deux heures et demie de temps qu'il aurait envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il serait revenu à l'auberge et qu'il y aurait repris tranquillement son sommeil, sans être aperçu de qui que ce soit au monde, à travers tant d'obstacles? L'*Hôtel d'Espagne* était encombré de voyageurs, la porte était restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne peut vous dire : Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues... La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux... Que de vide dans l'accusation!... Bien plus, le réverbère de la rue était allumé, et voici une preuve qu'il aurait fallu surmonter

l'impossible pour consommer ce crime : c'est que, le 11 octobre, les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, en raison du clair de lune; en voici l'attestation du maire d'A...y et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi, l'accusé, d'après ces renseignemens certains, aurait eu encore moins de temps.

« Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu sortir l'accusé, auquel il était bien permis de dormir après un voyage aussi rapide et aussi fatigant que celui qu'on lui attribue, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé; cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'était introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut déterminer l'heure à laquelle il est sorti, M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse !... Il y a preuve contre l'inconnu, et à peine soupçon sur l'accusé, et c'est lui qui est assis sur le banc du crime !...

« Ici je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet de chambre de M. le marquis et la servante de l'*Hôtel d'Espagne*, de qui j'espère obtenir deux renseignemens décisifs. »

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet de chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'était couché.

— A dix heures, reprit-il.

— Comment pouvez-vous préciser ainsi l'heure? demanda le procureur du roi.

— Parce que ce fut après avoir soupé et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et comme j'attendis tout ce temps et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint-André, ces petits événemens, suivis d'une si affreuse catastrophe, ont gravé dans mon souvenir l'heure du

coucher de monseigneur et quelques-uns des incidens de cette soirée.

— Les draps de l'accusé annonçaient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel? demanda le président à la servante.

— Oui, monsieur.

« Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'aurait pris que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. de Saint-André, qu'il s'était engagé à ramener le lendemain. »

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain? il n'ignorait donc pas la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fût connue du public qu'à dix heures du matin? demanda M. de Ruysan.

« M. le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse, et vous m'interrompez au moment où j'allais

au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir et qu'elle s'évada. Ceci est un fait demontré, et l'accusation établit elle-même que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André, qui craignait son courroux, et s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

« Pouvions-nous retourner à A...y? je le demande... Maintenant, supposons que le véritable criminel soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles et justifiées!

« Il arrive à A...y après un voyage d'autant plus fatigant qu'il a été plus rapide, si tant est que ce soit lui, et après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendait pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire, par lequel M. de Saint-

André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

« Remarquez que Jacques pouvait s'enfuir en Allemagne, qu'il avait mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or, il sort, va se coucher, repose, et à minuit, fidèle à ses engagemens, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout à l'heure. Est-ce clair? n'est-ce pas la vérité?... Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité va devenir une certitude. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. Saint-André et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas bien distincts, pourquoi ne seraient-ils pas ceux du véritable assassin? Il s'y trouve des traces exactement semblables à celles des pas du prévenu!.... Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, nous demandons qu'elle amène sur ce même banc des prévenus tous les hommes

à qui cette ressemblance est commune. Mais ce qu'on n'a pas remarqué et ce qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens allaient ces pas!... s'ils venaient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit; si, dans le jardin, ils venaient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation: Par où pense-t-on que nous nous soyions introduits? Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre!... Voyons!... Est-ce par la porte?... Le concierge nous aurait revus, reconnus!... Par le jardin?... Il faut le prouver... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vus!... Ensuite, que de difficultés dans l'exécution!.... tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh! comment, messieurs, l'auteur du crime ne serait point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement

pour l'accusé à cause de l'éloignement du reverbère que l'attestation du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche. Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t-il pas calculé d'avance qu'il sortirait par la cheminée et par le jardin au moyen de sa corde et de ses crampons?

« Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés, il fallait au moins une heure et demie pour arriver à l'appartement de la victime... Or, nous sommes partis à une heure, et nous avions dormi long-temps.....
Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche:

ici l'accusation contre nous croule tout entière. Car, enfin, n'y avait-t-il que nous qui eussions intérêt à tuer M. de Saint-André? savez-vous ce qui existait entre lui et l'inconnu?

« Or, maintenant, quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?... Le dernier crampon se trouve au second étage : comment aurait-il monté jusqu'au second avec ses mains?... n'est-ce pas impossible?... n'est-il pas plus naturel de penser que celui qui s'était introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et qu'arrivé au second il s'est laissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!...

« Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide.

« Que l'accusation retrouve l'inconnu !.... voilà le coupable !... »

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, qui parut embarrasser M. de Ruysan, qui semblait accablé.... Il examinait pendant ce temps l'épingle d'Argow et celle que l'inconnu avait apportée.

« Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé un sauf-conduit, ne serait-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent ?... »

Ici Argow dit à voix basse : — Grand Dieu ! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme !... Et il jeta un profond soupir.

« Que reste-t-il, continua Charles avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation ?.... une épingle !.... non, je me trompe, deux !... S'il était permis de plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrais vous égayer, messieurs, sur une accu-

sation qui, prouvée, entraînerait la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que la seconde est empoisonnée, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

« Nous ne dissimulons pas que l'accusation aurait été plus grave sur le chef des pirateries; mais si nous avons été condamnés en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manquerait. »

Ici Charles se livra avec une éloquence entraînante à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avait cherché à se faire pardonner ses erreurs. Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avait de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu'il fut ter-

miné, une salve d'applaudissemens se fit entendre, et sur la place on cria unanimement : « Il est sauvé ! »

M. de Durantal avait écouté Charles comme s'il eût parlé pour un autre que lui, et lorsque M. de Ruysan se leva, il se retourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

« Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que l'accusatiou a été attaquée avec habileté... »

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

« Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves; mais j'en ai une ,.... une palpable...

« L'épingle de M. de Durantal et celle qui nous a été remise hier, non pas comme le prétend l'avocat par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé, et ceci tient à un raisonnement très juste et si naturel que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de

l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque, c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier est teinte de la même substance que celle qui couvre l'arête de Jacques; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée, n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface, et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point... »

Ici les jurés demandèrent unanimement à observer cette différence.

Pendant qu'ils examinaient les deux pièces de conviction, M. de Ruysan requit le président de mander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse.

L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent

en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venait de le menacer de la mort s'il persistait à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre parmi les pièces du procès, en déclarant que rien ne pourrait l'empêcher de faire son devoir.

« Ces deux lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé, car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirais comme lui. »

« L'autre lettre, s'écria M. de Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur-général m'annonce que demain, l'inconnu, dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A...y, a été retrouvé...

« En effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons entièrement

la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin; elles peuvent être favorables ou défavorables, mais cette circonstance nous force à demander que la Cour s'ajourne à demain pour entendre cette nouvelle déposition. »

On obtempéra à cette demande, et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour.

Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes s'accordèrent à déclarer que la substance qui recouvrait l'épingle d'Argow leur était inconnue, tandis que celle qui enduisait la seconde était une substance connue et facile à composer.

Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisait l'épingle d'Argow provenait d'un poisson qui leur était inconnu, mais que l'autre provenait du saumon, et qu'on l'avait même taillée et arrangée.

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avait rejeté tout le crime.

Il fut contemplé avec une vive curiosité par

toute l'assemblée, et l'on vit un Auvergnat petit, gros et tel que l'avaient dépeint le concierge et le valet de chambre.

On confronta l'Auvergnat avec ces deux témoins ; ils déclarèrent que c'était bien lui qui s'était introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'Auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne et demeurer à V..., dans les montagnes du Cantal.

— Avez-vous été à A...y ? demanda le président.

— Oh ! bien... répondit-il.

— Combien y êtes-vous resté de temps?

— Six mois.

— Qu'étiez-vous venu faire?

— Gagner ma vie.

— Pourquoi vous êtes-vous en allé si tôt?

— Parce que j'avais fait fortune.

— Comment cela?

— Un gros monsieur m'a donné douze mille francs et m'a fait reconduire dans une belle

voiture à mon pays pour avoir porté un paquet à l'évêché...

— Rien que cela !

— Je devais, en outre, examiner l'intérieur de la maison, et lui indiquer où était située une chambre qu'il me désigna.

Une profonde terreur régna dans l'assemblée... Charles parut abattu.

— Reconnaîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs?

— Oui.

— Est-ce l'accusé?

— Non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement.

— Connaissez-vous l'accusé?

— Oh! ben!...

— Comment le connaissez-vous?

— C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur... c'est à lui que j'ai

donné les renseignemens, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché.

— Accusé Jacques, demanda le président, reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A...y?

— Oui!...

Alors M. de Ruysan prit la parole et soutint l'accusation avec une subtilité et une éloquence dignes d'un ministère plus humain.

Charles répliqua, mais son plaidoyer ne roula plus que sur des raisonnemens spécieux. Il ne pouvait plus invoquer les faits en faveur de la défense, et son peu d'espoir perçait dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question, qui n'était nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations et y restèrent pendant quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assemblée, et le chef du jury énonça,

avec les formes imposantes qui sont prescrites par la loi, le verdict de condamnation à la peine capitale.

Argow se leva et s'adressant aux jurés :

— Messieurs, leur dit-il, s'il reste à l'un de vous quelque incertitude qui trouble le repos de sa conscience, qu'il se rassure ; je déclare que je suis coupable... Puissé-je, en expiant mes crimes sur la terre, attirer sur moi la miséricorde céleste !...

Le criminel inspira par ces paroles une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut connue, il y eut une longue rumeur qui prouvait l'intérêt qu'il avait inspiré.

La salle était vide, Jacques dans la prison, et Charles, désolé, la mort dans l'âme, se rendit auprès d'Annette, pour la préparer à cette fatale nouvelle, qui faisait l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

XXVI

Annette était assise dans le salon de madame Servigné la mère, elle était sur un fauteuil, et pâle, égarée, elle regardait Charles, dont la pâleur et l'agitation lui révélaient l'horreur de la nouvelle qu'il apportait. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnaître, étaient debout, près de madame Servigné, d'Adélaïde et de ma-

dame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendaient avec une anxiété sans égale.

— Faut-il parler? dit Charles avec effort.

— Je suis chrétienne !.... répondit Annette.

— Il est condamné à mort !...

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies.... madame Servigné recula épouvantée; mais Annette se leva : ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et flottèrent épars sur ses épaules; elle n'y fit nulle attention.

— Charles !... viens !... s'écria-t-elle, sortons !... il me faut de l'air... j'étouffe !... sortons !... En parlant ainsi, ses yeux s'animèrent et brillèrent d'une expression d'énergie sauvage. Elle saisit son consin, l'entraîna sans pouvoir lui dire un seul mot et descendit rapidement avec lui dans la rue.

Quand elle y fut arrivée, elle s'écria :

— Ah ! je respire !... En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit.

— Que voulez-vous faire ? demanda Charles.

— Ce que je veux !... s'écria-t-elle avec une énergie croissante, je veux une seule chose, le sauver !... c'est mon éternelle pensée !.... c'est ma vie ! Ou l'amour n'est qu'un mot, ou je le sauverai !... J'ai en ce moment une terrible puissance !... viens, et tu vas voir comme je souleverai tout un peuple. On l'aime, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette foule !... je serai sa volonté, son âme, sa vie !... Éveillez-vous !... au secours !...

— Taisez-vous, ma cousine ; vous allez vous perdre !

— Eh ! que m'importe de me perdre s'il est perdu pour nous !... Avenir, fortune et la vie, je veux tout sacrifier, je veux le sauver !... Holà ! braves gens, venez ici ! venez m'aider !...

— Silence !... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau et dont le chapeau à larges bords était rabattu sur le visage.... silence ! si la parole avait pu le sauver, il devrait la vie à votre cousin.

— C'est Vernyct !... s'écria-t-elle, il est sauvé !...

— Vous tairez-vous !... dit Vernyct : ne prononcez pas un mot, et venez avec moi ! J'allais vous chercher, car il n'y a que vous qui puissiez le déterminer à nous suivre : enveloppez-vous de ce manteau, et venez !....

— Marchons !... dit-elle, marchons !...

Ils marchèrent en silence ; mais, au détour d'une rue, ils furent arrêtés, et on leur demanda à voix basse : *Qui vive ?*

— *Daphnis et l'Ancien!* répondit Vernyct ; puis, allant vers les trois personnes qui gardaient le passage, il leur demanda : *Où est Jeanneton ?...*

— *Nulle part*, répondirent-ils...

Alors Vernyct passa sans difficulté. . . . . .

Nous allons décrire le plus succinctement qu'il sera possible la prison de Valence et sa position. Cette prison était un ancien presbytère qui, pendant la révolution, avait reçu cette nouvelle destination. Ce presbytère était situé sur une petite place carrée à laquelle aboutissaient deux rues : l'une menait à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place était formée par des maisons presque toutes bâties en bois, et les deux rues dont nous venons de parler étaient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeaient les murs de la prison, qui alors se trouvait séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnait sur la place, et de chaque côté étaient les rues.

La porte de la prison était bardée de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étaient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissaient aucun espoir de salut; enfin, il y avait toujours à cette prison un

poste très considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de service. Ce poste était situé à côté de la porte même, et la salle du corps-de-garde communiquait avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avait toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite était du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avait sa sentinelle particulière, ce qui faisait deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, en raison du grand intérêt que le peuple avait manifesté pour Jacques de Durantal, et surtout à cause des lettres menaçantes que les magistrats avaient reçues, avait ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde et de faire parcourir la ville à de fréquentes patrouilles.

Vernyct, que la délivrance d'Argow intéressait autant par l'affection qu'il portait à son capitaine que par les dangers et les difficultés de tout genre qu'elle présentait, avait résolu

de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avaient si justement condamné, il prit des mesures telles qu'il fallait de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcourait avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchait. Il avait donné pour signal le son de la cloche quand elle sonnerait une heure du matin.

Il avait réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires; c'était tout ce qui en restait : il avait été à Vans-la-Pavée, à Paris, pour y recueillir tous les renseignemens qui servirent si bien Charles dans sa première défense, et ensuite pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vus, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y

manquèrent pas, et avec les trois nègres dévoués Vernyct réunit trente-sept hommes, qui tous, les nègres exceptés, avaient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avait animés, et sa harangue eût fait pâlir celle de Catilina; tous prêtèrent le serment d'obéir à Vernyct comme jadis ils avaient obéi au capitaine; le but était la délivrance de l'Ancien (nom qu'ils ne cessaient, comme on l'a vu, de donner à Argow); que si l'on y parvenait, ceux qui resteraient en vie seraient transportés aux Bermudes, qu'on leur compterait une somme fixe, et qu'ils iraient ensuite où bon leur semblerait; que, s'ils ne délivraient pas leur Ancien, ils le vengeraient en désolant le pays jusqu'à l'extinction complète de leur bande.

Maintenant la suite va faire voir comment Vernyct s'y était pris pour délivrer son ami.

Il arriva sur la place avec Annette, qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissait plus et n'avait plus qu'une

seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adorait.

— Qu'avez-vous là ?... dit-elle à Vernyct en sentant sur le dos de ce dernier une foule d'instrumens.

— C'est une hache, mon tromblon et ma giberne...

— Dieu! que va-t-il donc arriver!...

— Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu!

— Le sauverez-vous?

— Oui, ou nous périrons!

— Tous? demanda-t-elle.

— Oui!

— Tant mieux!... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie; mais, Vernyct, écoutez... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer!... car si je survivais... je ne me tuerais pas, moi!...

Un grand silence et une profonde obscurité régnaient en ce moment, et l'on n'entendait

dans la place que les pas des deux sentinelles de la prison. Une heure sonna...

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avait.

— Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer!

Annette jeta un cri en disant :

— Ah! je ne pourrai jamais voir de telles scènes!...

— Voulez-vous le sauver?...

— Oui!... dit-elle.

— Eh bien! fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir!... la mort pourra vous atteindre ; mais Jeanneton y est bien, elle, avec moi!.....

— Me voilà!... cria doucement une petite voix de femme.

— Silence!..... lui répondit Vernyct, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restez-y avec Madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher.

L'intrépide lieutenant resta seul, et à ce moment une ombre gigantesque, projetée par la lumière de la lune, qu'un nuage laissa paraître un moment, se dessina sur le pavé.

— Un... dit Vernyct : *Qui vive ?*

Un homme parut et répondit à voix basse :

— *L'Ancien !*

Après un grand quart d'heure, trente-sept hommes avaient comparu ainsi, lentement et mystérieusement, devant Vernyct ; ils semblaient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui de l'autre côte de la place formaient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étaient bien tous.

Il se dirigea ensuite vers la rue qui menait à Durantal, et là demanda à une troupe également rangée contre les maisons si Jacob était venu... A ces mots, un homme de la taille et de la corpulence d'Argow se présenta, il était habillé absolument de même, et à quelques

pas il devenait presque impossible de ne pas s'y tromper.

— Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche...

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvaient dans une maison qu'il avait louée sous un nom emprunté. Il revint sur la place, et retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avait peine à contenir Annette, il s'assura que trois chevaux sellés et bridés étaient prêts, ainsi que plusieurs déguisemens.

L'horloge annonça en ce moment une heure et demie, et les nuages étaient tellement noirs et rassemblés qu'on ne pouvait rien distinguer à deux pas. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands s'élancèrent sur le corps-de-garde et sur

la prison avec la rapidité de l'éclair, trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les sentinelles, sans crier *qui vive?* tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse en criant:

— Aux armes !

Le poste entier sortit, mais il fut enveloppé et combattu par les assaillans.

La flamme attisée par l'homme à la torche s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris poussés par les soldats et par les brigands, tous les habitans de la place furent éveillés, et apercevant des flammes ils descendirent, sans seulement se vêtir, en criant :

— Au feu!... au feu!...

En ce moment, de tous les côtés arrivèrent des habitans, parmi lesquels était un bon nombre de paysans des environs de Durantal : Vernyct avait fait répandre parmi eux le bruit qu'on allait délivrer leur bienfaiteur.

La troupe des brigands combattait avec une détermination digne d'une meilleure cause. Au milieu d'elle était Vernyct, qui les dirigeait et les encourageait, quand tout-à-coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct dirigea sur le poste la décharge de plusieurs tromblons; tous les soldats furent tués, blessés ou mis en fuite. Alors le lieutenant, s'avançant vers la porte qui brûlait, commença de l'ébranler à grands coups de hache, ses hommes en firent autant, elle céda bientôt sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de communication entre la prison et le corps-de-garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche était sorti brûlait, les habitans des maisons voisines déménageaient: cette place, qui un instant avant était muette, tranquille, sombre et vide, offrait en ce moment l'image d'une ville prise d'assaut.

La foule s'y précipitait par les trois issues que nous avons décrites. Le tocsin sonnait, on

entendait au loin battre la générale, et cet affreux tumulte était augmenté par les cris horribles que poussaient les prisonniers, qui sentaient la fumée remplir la prison, et par les incendiés, qui sauvaient leurs effets en tâchant de se faire jour à travers la foule. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevait les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevait du faîte de ce palais du crime : il semblait que ce fût un volcan près de lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendait un combat qui devait être sanglant dans l'intérieur de la prison : les détonations d'armes à feu, les cris surpassaient ceux de la place, et l'on voyait par la porte et par les fenêtres des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus, les autres à demi-vêtus ; les pompiers arrivaient avec leurs pompes; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étaient au comble, et tous ces attentats affreux se commettaient par des hommes plus affreux encore,

et au profit d'un seul homme auquel la société devait donner la mort, et qui la méritait mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, Argow était à genoux dans sa prison et priait avec ferveur.

Les cris, la fumée, le tumulte, le tirèrent de sa méditation, et quand il se releva frappé par le bruit de la mousquetterie, il entendit de grands coups de hache que l'on donnait dans sa porte, et vit paraître Milo, Vernyct et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçaient la chaleur d'une action dangeureuse.

— Sauvez-vous !... vous êtes libre !...

Argow resta muet et immobile.

— Jacques, suis-moi ! lui dit Vernyct.

— Non ! s'écria avec indignation le criminel, vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez...

— Ah ! le voilà qui déraisonne !... s'écria Vernyct en l'interrompant; allons, tais-toi !...

Et toi, Milo, va chercher d'autres argumens. Vous, dit-il à ses brigands, gardez-le et ne l'écoutez pas!

En ce moment, des détachemens de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivaient en hâte par les rues adjacentes et cherchaient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avait fini par s'établir sur la place, et essayait de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle était avec le peuple. Alors la foule, poussée par sa propre force vers la prison, se replia tout à coup et brusquement sur elle-même, et un détachement des brigands, jetant en signe de joie un terrible *hourra*, criait à la délivrance et portait en triomphe le criminel... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer; ce chœur, armé jusqu'aux dents et composé d'hommes aux vêtemens brûlés ou en désordre, éclairés par les lueurs de l'in-

cendie, conduisit le *sosie* d'Argow vers la voiture que le peuple apercevait et dont les six chevaux hennissaient. A cette vue et au cri général : — Il est sauvé ! il est sauvé !... répété par des milliers de voix, l'escadron de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule ; mais au moment où il arrivait près de la voiture, elle partit au grand galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toutes brides. Les brigands qui venaient de porter Argow à sa voiture se mêlèrent à la foule ; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avait été chercher Annette et Jeanneton, il les fit passer par les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avait abattu, et il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusait obstinément de partir.

Plus on attendait, et plus la force armée, que sur les avis réitérés on ne cessait d'envoyer,

mettait de régularité dans ses mouvemens et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisait écouler. Le danger devenait pressant, et si Vernyct n'avait pas compté sur de grands délais, il avait pris des précautions en cas de malheur : aussi, en ce moment, tous les brigands se tenaïent sous le porche enflammé de la prison et s'apprêtaient à soutenir un siége s'il le fallait et à s'enfuir par les derrières aussitôt que le *sauve qui peut!* aurait été prononcé, car ils avaient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seraient blessés devaient être mis à mort par les vivans, et nul ne devait se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguait avec son ancienne énergie ses anciens corsaires, et tâchait de les faire rentrer dans le devoir et de les soumettre aux lois. Cet homme, con-

damné à mort, prêchant au milieu d'un incendie et s'obstinant à périr, offrait un tableau singulier.

—Tu ne veux pas te sauver!... s'écria Annette en se précipitant sur lui.

—Est-ce toi, mon Annette, qui m'encourages à sauver ma vie par de nouveaux crimes? ceux-ci ont été commis sans mon aveu, je n'en cueillerai point volontairement le fruit. Je suis condamné à mort!... je mourrai.

—Eh bien, soit! dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, je te suivrai partout; nous irons chercher une mort utile ou glorieuse, je ne t'en détournerai pas; mais, au nom du Ciel, pas ici!... pas sur cet horrible échafaud!

— J'ai donc entendu encore ta douce voix! lui dit-il en se penchant vers elle et en la baisant au front.

Mais elle se dégagea brusquement de ses bras.

— Écoute-la donc cette voix que tu aimais jadis, s'écria-t-elle, et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu de l'opprobre de l'échafaud!... Viens!... viens!... suis-moi!...Qu'il vive!... qu'il vive!... s'écria-t-elle avec enthousiasme; et voyant l'incendie s'accroître, la fumée épaissir, elle sentit couler en elle un sang plus mâle et plus ardent. Elle regarda Argow, le saisit, et le soulevant, elle l'emporta à travers les décombres et les poutres roulantes, en fléchissant parfois; elle fut suivie de Jeanneton et de Vernyct, et bientôt d'Argow lui-même, qui se sentit vaincu par tant d'amour et de dévoûment.

A ce moment on entendit une horrible détonation, et le bruit des tambours annonça que les soldats avaient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria d'une voix tonnante : — Sauve qui peut!...

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et abandonnèrent aux vainqueurs la prison, que l'incendie gagnait déjà.

En longeant les murs de la prison, dans une rue étroite et qui était restée déserte, ils rencontrèrent un homme assis sur des décombres, qui, couvert de sang et de fumée, souleva la tête en les entendant approcher. Il fit d'abord un mouvement pour se lever, mais ayant reconnu son capitaine et son lieutenant, il se rassit, et, portant la main à son bonnet par une vieille habitude militaire, il sourit convulsivement à Vernyct, qui, le regardant des pieds à la tête d'un air moqueur, lui demanda pourquoi il ne se hâtait pas de fuir.

— J'attends un camarade, répondit le brigand en jetant sur Vernyct un regard effaré. Puis s'efforçant encore de sourire et de détourner l'attention du terrible lieutenant :
— L'affaire a été chaude, dit-il, et nous nous en sommes passablement tirés; mais vous-

même, mon officier, pourquoi ne vous hâtez-vous pas davantage ? voilà le capitaine qui vous a devancé, vous allez le perdre de vue.

— Oh! dit tranquillement Vernyct, je sais où le retrouver... Et en parlant ainsi il prenait un des pistolets passés dans sa ceinture. Quand il l'eut chargé et armé : — Stephen, mon vieil ami, dit-il au brigand dont les yeux étaient à moitié sortis de leurs orbites, tu connais la consigne, épargne-moi la peine de t'envoyer où tu sais bien !

— Mon lieutenant, s'écria Stephen d'une voix entrecoupée, je ne suis pas blessé grièvement, une balle m'a effleuré le bras, et voilà tout; bast! une égratignure, un rien; le vieux Stephen en a vu bien d'autres!

— Une égratignure! dit Vernyct en riant. Et prenant une des jambes du brigand, il la souleva et la fit ployer plusieurs fois en sens inverse du jeu de l'articulation.

— Mon pauvre Stephen, je voudrais avoir le temps de t'emporter d'ici, mais le capitaine

s'impatiente, il faut que j'aille le rejoindre. Adieu, nous causerons un autre fois, ajouta-t-il en riant sourdement.

— Mon lieutenant, attendez ; je...

Il ne put achever, Vernyct l'ajusta froidement et le renversa mort à ses pieds ; puis, entendant marcher à quelques pas, il franchit d'un bond les décombres et se mit à fuir dans la direction de la route de Paris.

Il rejoignit bientôt Annette, Jeanneton, Milo et Argow, qui s'étaient déguisés, et montés sur de bons chevaux ils se sauvèrent à toute bride sur la route de Paris, qu'ils abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avait de l'or sur lui.

Laissons-les fuir.

On finit à Valence par faire un cordon de troupes autour de la prison, qu'on laissa brûler ; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après on chercha et l'on ensevelit les morts que l'on put retrouver dans les décombres.

On avait arrêté une foule de personnes, l'ordre était rétabli, non sans peine, et diverses relations couraient par toute la contrée sur l'événement de cette nuit terrible.

La moins exagérée portait le nombre des brigands à trois cents.

Parmi les personnes arrêtées, on n'en reconnut aucune qui fût suspecte. On n'avait pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivaient, et la police de Valence agissait avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée des nombreux incidens que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre.

On trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et ceux de tous les employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville,

et dans la prison neuf corps de personnes inconnues, que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étaient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avait des armes.

Voilà tous les renseignemens que l'on eut et d'après lesquels on commença les poursuites. Nous laisserons cette affaire, et dans le chapitre suivant nous marcherons avec les fugitifs.

XXVII

Annette était en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopait en avant pour lever les obstacles qui pouvaient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellens chevaux que Vernyct s'était pro-

curés, et en quatre heures ils mirent une quinzaine de lieues entre eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne, à l'abri de toute poursuite, jusqu'au jour où les événemens de Valence devaient être officiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avaient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo était mort de fatigue, et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderaient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avait pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et lorsque les circonstances le permettaient, elle le couvrait de baisers, et quand ses discours annonçaient qu'il désapprouvait cette fuite, elle lui rappelait, par de douces et tendres paroles, qu'elle portait

dans son sein un enfant qu'il ne fallait pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, faisait céder maintenant la religion tout entière à son amour, et quand celui qui jadis ne connaissait même pas l'image du Christ lui disait qu'ils trangressaient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondait : — Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut !.... paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont l'extérieur annonçait une auberge, et là Vernyct tint conseil avec Jeanneton et Milo, car Annette et Jacques étaient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyaient qu'eux, et encore le temps leur paraissait-il trop court.

En ce moment ils oublièrent tout, car les habitans de la maison étaient absens, tandis qu'Argow cherchait à placer Annette sur une couche, qu'il avait chargée de tous les vêtemens dont il pouvait se passer : de son côté,

la cabane, et il faisait cuire les poulets qu'il avait attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtait le repas, Vernyct dit à Argow :

— Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés, et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyions dans deux jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

— Vernyct, lui dit Argow, le Ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté...

— Ah! dit Vernyct, voilà encore du radotage!... Oh! mon pauvre capitaine, comme on t'a encapuciné!...

Milo vint leur dire que le repas était prêt. Quand les propriétaires de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils voulaient, ils furent saisis de frayeur; ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or et en leur recommandant le secret.

Vernyct était de tous celui dont le costume devait donner le plus de soupçons : il avait sur sa tête un madras à moitié brûlé, son manteau l'était aussi de tous côtés; il portait une ceinture large et rouge qui contenait des pistolets; son tromblon, qu'il nommait *sa fille*, était passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçait et indiquait l'auteur de l'incendie de Valence : aussi Milo

gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtemens du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le troublon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formaient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchèrent ensemble.

— Ah! disait-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verroux de cette horrible prison!...

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inoui, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avaient parcouru à cheval pendant la nuit.

Il arrivèrent, sur le soir, aux environs de

Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étaient si fatiguées qu'Argow portait sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étaient déchirés, les pieds des deux femmes étaient ensanglantés, et cependant elles ne proféraient pas une seule plainte; lorsque Vernyct ou Argow les regardaient, elles trouvaient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressaient, comme par instinct, les cheveux d'Argow, car elle était si horriblement fatiguée que c'était tout au plus si ses yeux pouvaient se soulever sur la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors la nuit était venue, et Vernyct, en s'orientant, reconnut qu'ils approchaient d'un bois épais; ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois.

Ils y avancèrent avec précaution; Verncyt tenait *sa fille* toute chargée à la main, et allait en avant.

— Nous sommes-là dans une belle salle pour passer la nuit!... dit Jeanneton.

— Chut!... s'écria de loin Vernyct; au diable les femmes!... elles parlent toujours.

Ce chut les fit rester en suspens, ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence.

— J'ai une effroyable peur!... dit Annette à voix basse.

— Soyons résignés!... lui répondit Argow.

— Je te fatigue?...

— Non...

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un *qui vive?* suivi d'un horrible jurement.

— *Daphinis et l'Ancien!* répondit Vernyct, s'apprêtant à combattre.

— *Où est Jeanneton?...* demanda joyeusement l'inconnu.

— *Partout et nulle part!* répondit Vernyct, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils se trouvèrent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisait griller un mouton tout entier... Vernyct reconnut quelques-uns de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avait témoigné la plus vive joie en voyant *son Ancien* et sa compagnie, raconta comment il avait été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avait trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événemens de la nuit et du jour qui venaient de s'écouler avaient fatigué à tel point les compagnons de Vernyct, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avait agité Vernyct après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quant à Vernyct, il se mit à boire avec ses compagnons, qu'il égaya fort en leur racontant les adieux du brave Stephen.

Vers le milieu de la nuit, l'influence du vin plus que celle de la fatigue les plongea tous dans un profond sommeil.

Le matin, on tint conseil, et, grâces aux connaissances topographiques de l'un des compagnons d'infortune que Vernyct avait rencontrés, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devait parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvait non loin de la demeure de Jeanneton.

Le brigand leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant et de tirer un coup de carabine au moindre danger. — Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes.

La caravane se remit donc en marche ; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout à coup ralenties. Annette et

Jeanneton avaient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s'étaient fait des sandales avec les débris d'un chapeau de feutre; alors elles purent marcher, mais lentement, et dans les grandes occasions Argow et le nègre les portaient.

Ils approchèrent de Valence, où on ne les cherchait certes pas; cependant ils ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté : les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et quand il fallait traverser une plaine, Annette et Jeanneton étaient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avaient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avaient réussi à aller en-deçà de Valence, vers Durantal, et ils ne leur restait plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton, où se trouvait le premier des relais préparés par Vernyct pour gagner le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvaient à cent pas

d'un village distant de deux lieues de Valence et de trois lieues de Durantal. Le matelot se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venait de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village : elle était située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise on pouvait, en trois bonds, se réfugier dans un endroitinaccessible qui lui était connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire sans danger la petite troupe, et sur cette assurance l'on se dirigea vers l'auberge.

Le matelot entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'aubergiste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse contiguë à celle où se tenaient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il était trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme, et pendant que Vernyct et Milo, qui était monté par la croisée, arrangeaient la table, on entendit la conversation suivante :

— As-tu vu comme ils étaient armés?

— Oui ; mais que penses-tu de ses gens-là?

— Hum !... ils n'ont pas bonne mine..... ce sont peut-être les brûleurs de la prison...

Alors le matelot entra subitement et leur dit :

— Comment! vous n'avez encore rien mis à la broche?... voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez!... Tenez, leur dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avait remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir si vous voulez observer deux choses, discrétion et silence..... Cinq cents francs, ou votre maison brûlée... choisissez...

— Oh !... c'est tout choisi !... dit la femme; quand il viendra quelqu'un nous tousserons,

et mon homme, pour ne pas vous décéler, car je vois qui vous êtes...

— Silence!... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte... Tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire; allez vite en besogne...

Le souper ne tarda pas à être servi, et toutes les armes étaient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde était trop fatigué pour se mettre en route; alors il résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de leur chambre, enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtaient à quitter l'auberge, et au moment où ils étaient tous réunis dans la chambre haute qui donnait sur l'escalier, ils en-

tendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très significatives. La terreur les fit rester muets et sans forces; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante :

— Eh bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin?

— Oh! mon Dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois?

— Parbleu, non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensais faire étant gendarme!... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi!... Vous savez ce qui s'est passé?

— Oui, qui est-ce qui ne le saurait pas!.... (Ici le matelot dit à voix basse à Vernyct : Ils ne sont que sept!) On m'a dit qu'il y avait eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison brûlée, sans compter la prison.

— Bah! dit le gendarme en riant, elles étaient assurées!... Donnez-nous du vin....

— Que venez-vous donc faire par ici? leur demanda-t-elle en leur versant à boire.

— Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion cet homme-là!... c'est lui qui a délivré son ami, M. de Durantal... N'avait-il pas fait courir après une voiture vide!... on ne l'a attrapé qu'à trente lieues de Valence, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressemblait à M. de Durantal.

— C'est, par ma foi, drôle! s'écria l'hôtesse.

— Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux et que nous sommes revenus à pied.

— Ah! c'est vous qui avez couru!

— Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

— Oh! dit l'hotesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

— Hum! dit le gendarme, ce sont de fiers hommes!...

— Qu'y a-t-il de nouveau à Valence?

L'hôtesse leur versait du vin à chaque instant, et le corsaire croyant s'apercevoir qu'elle voulait les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mourait de peur et parlait à Argow pour le contenir, car il voulait se livrer plutôt que d'occasioner de nouveaux malheurs.

— Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avait mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur, mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étaient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais

où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges.

—Dieu merci! ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

—C'est égal, il faut visiter tout... A boire! On a mis tout le pays en état de siége...Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous?... Vous n'avez personne en bas?...

Le brigadier se leva et visita la chambre où l'on avait dîné la veille.

— Diable! vous avez eu du monde!

— Oh! ils sont partis.

— Quels étaient ces gens-là?

— Des marchands...

— Restez, vous autres!...dit le brigadier en montant l'escalier. L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seraient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étaient rangés le cor-

saire Vernyct et le nègre ; et en ouvrant la porte il les aperçut qui tous trois tenaient leurs armes braquées. En les voyant il dit :

— Oh! oh!... chut, ami... c'est Golburn!... Allons, s'écria-t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne!...

Vernyct et Milo se regardaient avec le plus profond étonnement quand le corsaire leur dit :

— C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme...

Au bout de dix minutes le brigadier remonta et leur dit :

— Allez par N***, il n'y a encore personne, je crois ; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme des cailloux, et dans chaque village il y a des postes de la ligne.

Depuis long-temps le brigadier était suspect, et il y avait toujours dans les hommes qu'on lui donnait à conduire un surveillant auquel son grade était promis si l'on pouvait

le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le chemin, conçut des soupçons et revint avec précaution dans l'auberge : il y entra, et montant l'escalier il se montra brusquement avec son monde.

— Perdus ! perdus !... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes en leur disant :

— Vous voyez que je ne me doutais pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachait quelque chose... En avant !...

Un combat très vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow, mais après trois décharges de mousquetterie les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave matelot avait une blessure si grave qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyct et le nègre avaient reçu deux balles,

mais elles avaient porté dans les chairs, et après s'être pansés ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le matelot.

XXVIII

— Cette dernière affaire est la plus malheureuse ! s'écria Vernyct, car ils vont être désormais sur nos traces, et à moins d'une grande célérité il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche, car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et à la nuit nous prendrons le chemin à vol d'oiseau.

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissait pas encore, tant elle était absorbée par son amour et par les dangers qu'elle ne craignait que pour Jacques. Si une voix lui avait crié : — Annette, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil!... elle eût demandé la mort à grands cris; en ce moment elle en était fière, elle regardait Argow avec orgueil.... Tous ses pressentimens n'étaient-ils pas accomplis?.... Non, il y avait une horrible image de l'avenir qui n'était pas réalisée.

Enfin ils se remirent en marche, et après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avaient passé les deux précédentes, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles et à des terreurs si cruelles qu'Argow commençait à trouver la mort plus douce qu'une telle vie, ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyct à sa troupe.

C'était dans l'endroit le plus épais d'une fo-

rêt. Des rochers et des cavernes faisaient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvaient tenir en échec plus de dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à Argow de s'asseoir en toute tranquillité, et qu'il espérait que désormais ils parviendraient au bord de la mer sans difficulté. Alors, par trois fois il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

— Combien êtes-vous? demanda Vernyct, sans les voir encore.

— Vingt-neuf! répondit une voix.

— Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à voix basse, car je ne connais pas cette voix-là!...

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Flatmers!...

— Bravo! s'écria Vernyct... Amis, apportez

des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse! servez-nous un bon repas, et nous réglerons nos comptes.

A ces mots un hourra général s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux : ces figures terribles et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce effrayèrent Annette, qui se pencha dans le sein d'Argow.

— Ce sont eux qui l'ont délivré!... lui dit Vernyct. Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands, qui souriaient en voyant au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi pures et aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de marques de respect et de dévoûment. Ces hommes grossiers, devant les femmes de leurs chefs, devinrent soumis et dévoués. Elles n'avaient qu'à jeter un regard,

il était interprété, et on courait au-devant de leurs moindres désirs.

On leur fit une tente de verdure, et tous donnèrent leurs habits pour préserver les deux femmes de l'humidité. Argow et sa femme entrèrent sous cet abri champêtre, autour duquel on plaça des sentinelles pour veiller à la sûreté des fugitifs.

Vernyct eut le sien; puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme si elle n'eût contenu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues, et quand ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avait eu le commandement en son absence lui procura une grande surprise.

— Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'Ancien et nous tous sommes sauvés!...

— Comment!... demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands charriots qui servaient aux rouliers. Cette char-

rette était chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifiait. Ce dernier fit un geste d'épaules en répondant :

— Eh ! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner avec vos relais la côte et nos vaisseaux ? vous seriez pris mille fois pour une. Tenez !... A ces mots il leva la masse de ballots qui semblait être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids semblait faire plier la voiture, ils avaient pratiqué très ingénieusement une petite salle dans laquelle on avait artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avaient mis des vivres, et l'air venait par-dessous la voiture.

— Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux ; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter : car on peut frapper là-dessus ; je leur défie de s'i-

maginer qu'il y ait du monde là-dedans. L'Ancien et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton vous les rejoindrez comme vous pourrez.

— Et qui de vous a fait cela?

— C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout arrangé avec une telle dextérité que nous étions tous à l'admirer... et tenez, voilà la lettre de voiture.

De ce moment Vernyct ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin il renvoya Jeanneton à son auberge, car c'était chez elle qu'était établi le premier relais. Tout en promettant d'aller le rejoindre aussitôt qu'Argow serait passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval en lui donnant un baiser d'espoir; il la suivit des yeux...

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra avec la

plus vive allégresse l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé et admira ce stratagème impénétrable.

— Allons, ne perdons pas de temps, s'écria Vernyct, mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire, lui dit Annette les larmes aux yeux...

— Non, c'est un démon qu'il faut dire!...

A ces mots il donna une poignée de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant :

— Adieu!... en voilà pour jusqu'au moment du départ!... Je suis fâché de te quitter, mais n'importe! je veillerai sur la charrette; elle emporte mon plus cher trésor.

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux!... dit Annette.

Argow était passif au milieu de tous ces dangers; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit :

— La bonne réunion pour des amis, c'est dans le ciel! tâche que nous soyons ensemble! Adieu.

Jacques et Annette furent enfermés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes :

— Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir! Voilà depuis long-temps le seul péril que nous ne courrions pas ensemble!...

— Il se sauvera! fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous en cas de nouveaux malheurs, puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea à travers les bois vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avait été fortement

excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est pas maître de rejeter, était en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie que son chant ne pouvait pas dissiper. Il courait à toutes jambes pour arriver plus vite à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtait soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnaient dans la hotte. Il aurait voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route...

Il marchait rapidement, mais comme il suivait un chemin détourné il était physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de forces, et fait de si grands efforts pour sauver un ami, il eût été doublement déplorable pour Vernyct de perdre le fruit de tant de dévoûment et de voir Argow enlevé au moment où le succès couronnait une œuvre dont la réussite avait entraîné tant de crimes.

Vernyct, secouant toutes se terreurs, se mit

à marcher d'un pas ferme et soutenu en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour : tout paraissait morne et inhabité. A ce moment il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il siffla l'air par lequel il avertissait Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir;... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence régnait au-dedans;... la cuisine de Jeanneton était vide. Se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe que nous avons décrite plus haut, et trouva Jeanneton évanouie.

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles du terrible lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère qui l'eût jamais agité. Il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta pâle et muet comme elle.

Tout à coup il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette!... il ne sortit pas.... tout lui disait que son ami et Annette avaient été découverts et enlevés!...

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avait débarrassées de la hotte, et dans son désespoir il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnait sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier, qu'il vit percé de balles.

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif; ses mains, qui étaient pendantes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s'écria : — Que dira-t-il!...

Le lieutenant rentra, et posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de lui faire revenir tout-à-fait : ses yeux

errèrent quelque temps sans idées, enfin elle vit Vernyct, le reconnut, et se cachant le visage elle jeta un grand cri.

— Qu'est-il arrivé? dit-il; Jeanneton, raconte-le-moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède.

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein et pleura.

— Hélas! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois, ils paraissaient être des voyageurs, et Marie me dit que depuis mon absence la maison avait toujours bien été; elle ajouta qu'il y avait un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restaient à boire, au lieu de continuer

leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardait pas : alors, en les examinant, je m'aperçus que c'étaient des gendarmes ; cela me fit trembler, et je songeai que si la police avait su que ton premier relais était ici, elle avait dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison... Alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi... Comme Georges sortait, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : — On ne sort pas d'ici ! vous êtes en surveillance !... Et il lui montra un papier.

La voiture arriva... Ils ne se doutèrent de rien ; mais quand ils virent que l'homme dételait et allait mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturbablement en leur montrant des papiers dont ils parurent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire,

le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avait coutume d'arrêter ici. Tout allait bien.... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais.... ils étaient différens des siens, les gendarmes l'avaient remarqué, ils eurent des soupçons... ils ont fait venir le poste voisin, ils ont entouré la voiture.... ils l'ont prise!... L'homme a défendu M. Durantal si bravement qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui!... il est là mort... Ils ont emmené Argow lié su u ne charrette de paysan, et madame est sur un matelas que je lui ai donné... Pauvre petite femme, elle fait peur! elle l'embrasse!.... elle le console!... lui est comme un saint! quoi! cela a fait pitié aux gendarmes!.... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étais avec toi; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en aper-

cevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que lui!... est-ce du malheur!...

Vernyct blasphêma horriblement et s'écria :

— Vite, à cheval! à cheval!... courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enleverons... non, c'est impossible... je suis seul!... oh! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays! oui, je n'ai plus qu'à le venger!.... et à mourir!.... O mon pauvre capitaine!.... un si brave homme!... qui sautait à l'abordage calme comme une fille qui s'avance pour ouvrir le bal... mourir comme un voleur!...

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avait commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton :

— Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir... tu me verras toujours... et je veux mourir à tes côtés!...

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement ? répondit Jeanneton.

Après l'avoir embrassée, Vernyct reprit ses habillemens véritables, s'arma et s'élança vers le chemin qui conduisait à la forêt.

En ce moment, Argow et Annette arrivaient en face de leur château de Durantal : là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte et lui dit :

— Monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture ! M. Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible.... permettez que l'on aille chercher une voiture au château...

L'officier était le même qui se trouvait dans la diligence lors du premier voyage d'Annette à Valence, il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour

de roue était pour Annette une douleur, et, sans le contact de l'être auquel elle avait donné toute sa vie, elle serait morte cent fois; mais la patience, la résignation et les discours tendres que lui adressait Jacques la maintenaient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensait pas, son amour seul la guidait... tout avait disparu devant le malheur d'un époux adoré... et où la société voyait un criminel elle voyait le plus sublime des hommes. Elle lui avait pardonné, M. de Montivers l'avait absous, elle ordonnait par ses regards à tout homme de l'imiter.

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence : la ville était calmée, grâces aux soins de l'autorité; mais quand on apprit qu'on ramenait M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture. M. de Durantal fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de la prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendrissante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné.

—Quelle barbarie! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés!...

— Grand Dieu! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie!... que je vive le reste de ma vie!... Elle tomba sans connaissance sur le lit de madame Gérard, que ces événemens avaient conduite au bord du tombeau.

Charles alla plaider cette cause de l'humanité devant les autorités, et il obtint qu'Annette resterait dans la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison et lui apprirent que M. de

Montivers était arrivé à Valence... Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur.

— Mon Dieu! dit-elle, voici long-temps que je vous abandonne! mais quel calice amer!... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agéable à Jacques de l'avoir près de soi jusqu'à son dernier moment...

— Courage! lui dit M. Gérard.

— Oh! répondit-elle, j'en aurai tant qu'il vivra!...

La porte de la prison se referma.

XXIX

Annette frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder cet homme qui n'avait jamais songé à la fuite. Les cours, les corridors mêmes étaient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avait jamais vu la conséquence face à face : — Demain il mourra !... — lui apparut dans toute son horreur.

Quand on lui ouvrit la porte, Argow ne vit en elle que l'ombre d'Annette ; il en fut douloureusement frappé.

Annette voulut parler, mais elle ne put proférer que ce seul mot : — Demain !...

—Demain, reprit-il, ô ma chère âme ! demain nous serons séparés pour un peu de temps !... Vis avec cette pensée que la mort est plus légère que le remords !... Va, l'enfer s'est réjoui quand il a vu que je m'efforçais d'échapper au supplice !... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment, et quand les complices de mes crimes m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie m'attiraient, m'appelaient... un instant j'ai vécu de ma vie passée ; mais je t'ai revue, ange du ciel ! et maintenant la terre est pour moi trop étroite... L'amour que tu m'inspires est exempt de toute faiblesse, et je ne sais si c'est toi qui me fais aimer la vertu, ou si c'est la vertu que j'aime en toi... Reste donc en exil, ange tutélaire ! reste pour achever l'expiation de mes fautes... Ta tâche n'est pas

accomplie... rends mon fils vertueux... guide mon fils... et ne lui parle jamais de son père...

Une lampe accordée par faveur éclairait le cachot et répandait une lueur funèbre. C'était la dernière nuit du condamné, et quoique toute créature vivante s'écarte du meurtrier, Argow avait sur son cœur une femme qui couvrait ses mains de larmes et de baisers.

Tout-à-coup Annette, effrayée jeta un cri perçant; en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avait occasioné ce cri, elle se garda bien de lui dire la vision horrible qu'elle venait d'avoir : elle avait revu malgré elle cette ligne rouge sur le cou d'Argow, cette ligne fine comme la lame d'un couteau!...

— Annette, lui dit Argow avec calme, écoute! Oublie, je t'en supplie, le cruel moment qui s'apprête!... songe que j'ai vu tant de fois la mort que je ne la crains pas..... Sois digne de toi... grande, énergique!... et songe que je te fais ma dernière prière..... Accorde-moi ce que je vais te demander.....

Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même, à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant... Annette! Annette!...

Elle pleurait, son courage l'abandonnait... — Tu mourras donc?... disait-elle, et pendant quelques instans ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur: — Dieu! père des hommes! tu le sauveras au moins! tu l'accueilleras dans ton sein!... ah! que nous y soyions réunis à jamais!...

En ce moment, un rayon de la lune entra par les barreaux, et vint illuminer Argow et Annette qui étaient à genoux : Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé, si resplendissant, qu'elle se leva et dit : — Ah! voilà cet époux glorieux que me réservait l'avenir!... les cieux l'appellent, et c'est moi qui l'y ai conduite...

— Son dernier baiser m'a donné la mort!

dit Annette en fermant la porte de la prison, je ne le verrai donc plus!...

Égarée, elle courait par toutes les rues de Valence sans pouvoir trouver son chemin. La fraîcheur du matin la faisait frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travaillaient sur une place à la lueur de quelques fallots. — Je leur demanderai mon chemin, dit-elle s'avançant vers eux avec un frisson glacial, et, les yeux hagards, elle se pencha vers l'un d'eux en lui disant :

— Mon ami, quelle heure est-il?...

— Cinq heures...

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin?...

— Volontiers... où allez-vous?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes?

— Elle est folle!.... dirent en chœur les trois hommes à voix basse...

— Vous ne voyez donc pas que c'est la guillotine que j'ai élevée?... et que ce matin...

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba. A ces marques

de douleur, on reconnut madame de Durantal: elle était là, à deux pas de l'hôtel de Charles; deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant : — Pauvre femme!...

L'autorité avait jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre une seconde fois des attentats aussi grands que ceux dont Valence avait été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arrestation et celle de son supplice matinal semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple aurait lieu le lendemain : on vit passer, on entendit construire l'échafaud, et de toutes parts le peuple accourut.

La place était vaste, l'échafaud se trouvait

au milieu, et il était gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne semblait pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressait. On ne voyait, du haut des fenêtres, qu'une mer agitée que formaient les têtes noires des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On était pressé comme pour une fête publique.

Les fenêtres étaient toutes ouvertes et garnies de spectateurs comme pour un tournoi. Si elles n'étaient pas pavoisées, il y avait, pour la commodité des gens qui regardaient, des coussins, des tapis.... les fenêtres avaient même deux ou trois rangées de têtes.

Les uns riaient, les autres criaient, s'appelaient, il y avait un brouhaha comme au théâtre avant que la pièce ne commence : peu s'en fallait que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitait le plus grand intérêt, et lorsqu'on parlait de madame

de Durantal, pas une âme ne restait froide à son malheur. On se racontait la manière dont Jacques avait été pris, et quelques-uns exprimaient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paraissait quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devait passer, un murmure confus comme les sentimens qui le causaient s'élevait dans la place.

— Le voilà!... le voilà!... le voilà!... Ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout-à-coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et un affreux silence régna sur tous les points occupés par la foule.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette qui fouettait son cheval et par le roulement des roues sur le pavé; cette fatale charrette avait paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étaient réunies dans une même pensée de commiséra-

tion. Argow était dans le tombereau avec M. de Montivers, et pour ceux qui ne connaissaient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal était à ses côtés et soutenait le bon prêtre qui pleurait.

— Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le Ciel, du courage!... notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines : je vais être heureux et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder.... vous savez!... cette belle robe d'innocence... Oh! votre sermon.... il est toujours là, dans mon cœur.

En disant ces mots, Jacques regardait le ciel avec une expression angélique. Le char marchait entre deux haies silencieuses. En fermant les yeux, Jacques eût pu croire que la place était déserte.

Le malheur voulait que l'habitation de ma-

dame Servigné ne fût pas loin de cette place, comme ou l'a vu, de manière que les cris de « Le voilà !... le voilà !... » suivis de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette.

— Ah ! ils l'ont tué !... un seul coup !... s'écria-t-elle ; et cette ligne rouge, la voilà...

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir ; elle les saisissait et poussait des cris inarticulés comme un être privé de raison.

— Ma fille !... ma fille !... disait madame Gérard d'une voix affaiblie... ma fille !...

— Ma fille !... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père ! tous mes parens sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau !...

Pendant un temps que nul des personnes qui tenaient Annette ne put déterminer, on n'entendit que des plaintes incohérentes... des pleurs... des sanglots...

Cependant le char était arrivé à l'échafaud ; Argow y monta, leva les yeux aux ciel, dit à M. de Montivers :

— Je vous recommande Annette... Adieu.

La foule allait s'écouler en silence lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

A la chute du jour tout avait disparu, et le calme régnait seulement sur la place, car dans toute la ville on s'entretenait des derniers momens du condamné, et des sourdes menaces de vengeance qui circulaient dedans le public et dans les autorités recevaient à chaque instant l'insulte.

Toutes les mesures nécessaires furent prises afin que le dévoûment insensé des complices d'Argow n'eût aucune suite fâcheuse; mais les gens qui savaient ce qu'avait déjà fait Vernyct et qui jugeaient son caractère aigri par les événemens n'étaient pas sans de vives inquiétudes. On conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. de Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces

derniers, soit courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protegés qu'ils l'étaient par leur conscience.

XXX

Quatre heures après l'exécution, Annette vivait encore, mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvait. La chambre où gisait sa mère présentait un spectacle affreux. Tout à coup, au milieu de son délire, Annette s'assit devant le lit de sa mère, suspendit ses larmes et ses cris, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience ce qu'elle semblait avoir à dire.

— Il m'a dit de l'ensevelir!....

— Charles! c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place! Il vous a pardonné cette nuit, en m'embrassant; il me l'a dit d'une voix touchante!.... Il est mort, la terre est satisfaite. Eh bien! moi, Charles, je t'inflige, pour peine, d'aller redemander son corps... je dois lui obéir.... il faut que nous l'ensevelissions.... à Durantal, dans l'île des peupliers!... va, Charles, tu me rendras un peu de calme.

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement vers elle des yeux déjà sans vie, sans expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale :

— Qu'est devenue mon Annette, heureuse, insouciante! espoir de ma vieillesse, ô ma fille!.. il faut l'œil d'une mère pour te reconnaître.

— Ma mère!... mon fardeau est plus lourd que le vôtre.... vous n'avez encore rien perdu!....

— Et l'honneur!... s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête et dit à voix basse :

— Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie!... c'était une âme née pour être grande et généreuse; elle le fut trop tard!...

Madame Gérard prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et lui dit :

— Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bonheur et consolation; Dieu nous frappe, il a ses raisons; sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble.

Elle retomba sur son oreiller en serrant la main d'Annette. M. Gérard s'approcha d'elle, et, devinant ses craintes, madame Gérard lui dit :

— Je vais très bien, mon Gérard!... mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées.

Au bout de deux heures passées dans l'an-

goisse et dans le silence, Charles parut et dit à Annette :

— Le corps de mon cousin est en route pour Durantal : quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

— Sur-le-champ ! dit-elle. Elle embrassa son père en versant un torrent de larmes, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Géraad.

M. Gérard, Annette, Charles, M. et madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chute du jour, pour Durantal.

— Hier, à cette heure, il vivait !... dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une affrayante altération dans les traits d'Annette, qui, n'étant plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissait, avait perdu toute son énergie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvaient comme sus-

pendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devait éprouver : on l'entendit se plaindre comme si elle était seule; elle étouffait, elle voulut soulever la glace de la voiture, et n'en eut pas la force.

Charles versait des larmes amères en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si gracieux : toutes les veines du visage étaient marquées, les cheveux d'Annette étaient devenus durant cette journée blancs comme la neige; elle ne s'en apercevait pas; son souffle s'échappait avec peine d'entre ses lèvres bleuies; ses yeux, où toute sa vie semblait s'être réfugiée, étaient levés vers les étoiles, mais ils étaient secs et brûlans... Charles lui prit la main et la trouva glacée, alors il serra celle de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard découragé qui le remplit de terreur.

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si

elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence : son chant était grave, mais d'une mélodie extraordinaire ; elle ne chantait rien qui fût connu, sa musique paraissait venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous, et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui semblait dire adieu à la terre ; elle avait les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetait d'avance l'auréole des saints.

En mettant pied à terre et en revoyant Durantal, Annette pleura.... elle prit le bras de Charles et marcha avec assez de peine dans l'avenue ; elle ne se plaignait pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles craignit alors que sa cousine n'eût pas long-temps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup-d'œil. Elle regarda de sang-froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière ; mais,

avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartemeut, et là elle embrassa avec un plaisir amer tout ce que son mari avait coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale et déposa un baiser sur la couche. La chambre était restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avaient servi à Durantal de l'argent, et lorsque le secrétaire fut vide, elle y découvrit sur des papiers quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens. Puis, ayant parcouru les galeries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête; elle s'élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

On se mit en marche vers l'île des peupliers: les deux nègres portaient le corps de leur maître, et Annette jetait par instans un regard plein de douceur sur les formes que le linge laissait apercevoir. Elle tendait les mains

comme pour toucher encore le seul être qu'elle eût aimé d'amour.....

— Oh !. elle est morte ! se dit Charles.

Ce convoi silencieux passa à travers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnait le cortége de sa lumière pure, et l'on n'entendait que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal à terre ; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit :

— Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là !... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas!

— Il y est !... cria une voix sourde, et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement. Mais, pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié !....

— Vernyct, dit-elle en l'amenant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne

rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux!

— Non!... Et le féroce lieutenant, levant ses mains vers le ciel, ajouta: — J'ai ma religion à moi.... il sera vengé!...

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avaient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette, qui voulait prier de sa douce voix l'ami de Jacques..... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avait chéri, elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres jetèrent sur elle une autre pelletée de terre; on se précipita pour la relever, mais elle était morte!.... ses cheveux s'étaient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnait l'aspect d'une sainte que l'on retirait de sa tombe... il n'y avait aucun espoir.

On n'osa pas la séparer de celui qu'elle tenait embrassé par un dernier effort....

Vernyct s'avança et dit : — On m'a tué deux amis !.... je veux deux victimes !... et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il s'approcha de Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit : — Voilà le reste de toute la fortune de Durantal ; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il fallait pour Jeanneton et pour récompenser mes amis !... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai : soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera.... adieu !.... vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays, mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct !

Il s'élança dans le taillis, mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement en lui disant d'une voix émue : — Je te recommande Jeanneton ! Ne crois pas, parce qu'elle se soit donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée... Pour un honnête homme,

c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une créature vivante.... adieu !... On ne le revit plus.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas long-temps à cette fille chérie; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard.*

Ce ne sont pas ceux qui meurent qu'il faut plaindre !... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que le pauvre homme éprouva pour se séparer de ce bureau qu'il avait dirigé pendant trente ans, on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittait un être avec lequel il avait cheminé presque toute sa vie. Jamais l'idée d'une infidélité ne lui était venue en tête, et il avait toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvait revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour tou-

jours !... Il allait dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup); mais, pour le pauvre homme, être sans guide et ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressait toujours le même sourire!... Il faisait pitié, même à ceux qui ne le connaissaient pas. Cette douleur passive, qui dure long-temps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du coeur et répand sur tous les actes de la vie une teinte d'indifférence, est tout aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal et y fit du bien sans éclat : il allait chaque jour arroser les fleurs qu'il avait plantées lui-même sur la tombe de ses amis. Enfin, il se rendait tous les jours sur celle d'Annette, par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été, et l'affreuse catastrophe qui avait mis fin à son bonheur tranquille lui semblait toujours arrivée de la veille.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef dont nous avons fait le portrait dans le premier

chapitre de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près, car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné, sa belle-sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'était dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus à parler que de Vernyct et de Jeanneton.

Un grand mois s'était écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avait cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venait à y penser, c'était pour dire :

— Eh bien, ces menaces qui ont tant effrayé les magistrats et les niais tardent bien à se réaliser! et cet homme qui a dirigé l'attaque de la prison, que devient-il?

— On n'en sait rien, répondait-on; il paraît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin... disait un autre; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi, à la place de M. de Ruysan, je demanderais mon changement... Cet intendant de M. de Durantal a annoncé par ses actes un grand caractère...

Cependant, au bout d'un mois, la curiosité s'était amortie : le procès sur l'évasion de M. de Durantal n'avait pas eu lieu, parce que l'on n'avait pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquait à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se re-

lâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avait en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnait un bal, et tout ce qu'il y avait de distingué dans la ville y assistait : M. de Ruysan et M. de Rabon y étaient, et s'en allèrent vers les onze heures... A minuit, au milieu d'une contredanse, on entendit des cris affreux, des hurlemens, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons semblaient convoquer toute la ville... On se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venait de la place sur laquelle avait eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés !...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués et couverts de grands manteaux noirs, parcouraient la place en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan, que deux hommes traînaient impitoyablement. Chaque cavalier avait une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils parcouraient la place avec des hurlemens effroyables et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des Cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la Saint-Barthélemy ou des féroces septembriseurs, rien ne pourrait donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru voulait faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portaient vers l'endroit où les spectateurs faisaient mine de se révolter, et ils montraient sur-le-champ une forêt de carabines.

— Aux armes! aux armes!... criait-on de

toutes parts.... Les uns couraient aux casernes, les autres aux postes voisins, et pour la seconde fois Valence était, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques. Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accourait au grand galop et celui des tambours de la troupe de ligne qui venait au pas redoublé.

Alors le grand fantôme noir qui traînait M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenait M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitans.

On voyait avec surprise des femmes en robes de bal et toute l'assemblée du préfet mêlées aux habitans. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et chacun, une lumière à la main, regardait immobile cette affreuse scène qu'éclairait la lueur des torches.

Sur un échafaud improvisé au moyen de deux charrettes recouvertes des planches dont on les avait chargées pour les introduire dans la ville, M. de Ruysan et M. de Rabon se tenaient agenouillés et les mains liées; les deux nègres, armés chacun d'une hache, étaient debout auprès d'eux, et Vernyct présidait à l'exécution de son infernale vengeance.

Les deux têtes tombèrent en même temps.

— A la même place ! cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes arrivèrent, mais le lieutenant et Milo étaient remontés à cheval; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité qu'il fut impossible de les poursuivre. . . . .

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces brigands à tel prix que ce fût.

CONCLUSION.

Vernyct et ses quarante camarades n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivait se retirèrent dans les bois, mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui

fut obligé de combattre Vernyct et sa bande comme une troupe regulière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connaissance de la guerre qui lui était déclarée, il se mit en campagne et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tombait à l'improviste sur les postes des troupes et les détruisait; il arrêtait sur les routes, même en plein jour, et se livrait à toutes les cruautés que lui dictaient et son désir de vengeance et son naturel sauvage que les événemens avaient aigri : cependant, d'après les diverses aventures rapportées et dont on tenait registre à Valence, on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisaient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçait que sur ceux qui faisaient partie de la classe la plus élevée de la société : ainsi il était impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenaient à l'administration; il était cruel pour les gendarmes et

les moindres individus attachés à la police ; souvent il ordonnait de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentait de retenir les officiers comme otages, quelquefois il donnait de l'argent à ceux qui en manquaient, et il payait tout ce qu'il prenait.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il était difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et ses gens. Sa résistance fut si longue et son adresse était telle que l'on se vit obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens était blessé, qu'il devenait impossible de le transporter et qu'il était menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avait ordre de l'achever, car Vernyct et ses gens craignaient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avait péri, et l'on a vu que l'impitoyable corsaire tenait à la stricte exécution de cette consigne. Lorsque le

hasard voulait qu'un brigand tombât entre les mains des assaillans, Vernyct annonçait aussitôt l'intention de mettre à mort tous les prisonniers, et alors l'on échangeait le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps; mais quelque habile que fût le lieutenant, il perdait souvent du monde, et il ne cherchait pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui, de sorte qu'au bout de trois mois il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Après la mort d'Annette et de son mari, Jeanneton s'était retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existait entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avait point inquiété Jeanneton, et semblait fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence était assez facile à interpréter, et Vernyct avait assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissait

Jeanneton que comme un piége auquel on prétendait le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton : c'était chez elle qu'il prenait ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvait dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisemens qu'il savait prendre, sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant long-temps des dangers qu'il courait. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rôdaient dans l'auberge, souvent Vernyct se maintint par la force, mais le danger croissait, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avait fait donner par ses douze hommes une alarme à tous les postes qui entouraient l'auberge, et ayant éloigné tous ses ennemis par cette ruse qui lui était familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendait avec impatience, car il y avait environ huit jours qu'ils ne s'étaient vus, et il l'avait fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même

amour que le lecteur connaît, préparait donc elle-même le souper de Vernyet : un feu brillant illuminait l'auberge, chacun de ses gens était aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu et les cris qui emmenèrent assez loin les surveillans et les troupes. Il était neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'auberge attendait le maître de Jeanneton, et comme cette dernière fermait la trappe qui se trouvait au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description dans ce volume, le cri rauque par lequel Vernyet s'annonçait ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle etait montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparés pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

— D'où viens-tu?... pourquoi as-tu été si long-temps absent? etc... Et sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours prouvant la nécessité de quitter un pays sur lequel il avait assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisait toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarda fixement et lui dit :

— Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort? que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'ils m'ont enlevé?

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues.

— Jeanneton n'est donc rien pour toi?... dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et sans lui répondre embrassa les joues de Jeanneton partout où les pleurs avaient coulé.

— Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit :

— J'oubliais que du jour que je t'ai aimé j'ai perdu la raison... je dois partager toutes tes pensées : ainsi tes sentimens sont les miens...

Elle le regarda, et alors elle s'empressa de le débarrasser de son tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table ; mais cette petite scène l'avait tellement émue que sa gaîté semblait éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route sans que personne y fît attention : c'était un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup-d'œil, et, reconnaissant Vernyct, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avait si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtrait et riait lorsque tout-à-coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandon-

nèrent. Vernyct riait de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse :

— Ils viennent !... ils sont là !...

Jeanneton, frappée, répéta :

— Ils viennent !...

— Il y a des gendarmes !... et un bataillon entier de soldats !...

— Des soldats !.... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagême du lieutenant avait été réitéré tant de fois qu'à cette dernière il n'avait pas complètement réussi : les chefs des postes s'étaient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la plus grande partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venaient de mettre en marche sans faire de bruit.

— Jeanneton ! s'écria Vernyct... et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive à laquelle il l'avait ha-

bituée. — Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous !...

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et pendant qu'ils dressaient l'échelle, Vernyct prenait son arme terrible, et examinait si les amorces, les charges, la poudre, étaient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entrait. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté de la grande route et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimait la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre : ses yeux étaient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvait Vernyct.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenait son tromblon appuyé contre le plancher, cachait cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcourait la salle avec curiosité.

Cette salle était pleine de soldats; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne se trouvait pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle; alors, quand on aperçut Vernyct, il s'éleva un cri terrible : — En avant! s'écria le capitaine, qui grimpa le premier sur l'échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l'échelle, et quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, chaque soldat était couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyct avança la tête hors de la trappe, mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la rechargea et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint conseil pour savoir quel parti prendre : Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendrait pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombraient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultaient, il hésita s'il ne se mêlerait pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque tout-à-coup il vit qu'on lui ôtait tout moyen de salut, car on formait un cercle de troupes autour de la maison, et il vit allumer des torches.

En effet, on avait résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé s'il faisait mine de vouloir se sauver.

Jeanneton criait comme une folle et injuriait les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'à chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisaient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes, qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison, qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie agitées par le vent ou par des poutres qui tombaient semblaient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusillait cette maison, en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme semblait indiquer la présence du lieutenant.

A minuit les flammes n'avaient plus trouvé d'alimens, tout était consumé, et à la lueur

des torches et de l'incendie, dont il s'échappait encore quelques légères flammes, les soldats étaient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistait encore, et à chaque fois que quelque chose remuait, les soldats, toujours épouvantés par Vernyct, tiraient précipitamment.

Ils venaient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'était approché, lorsque tout-à-coup, du sein de cette cendre noire, s'élève, avec la rapidité de l'éclair, un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnaissent le lieutenant à ses vêtemens de cuir, à ses formes sèches et maigres!... la stupeur s'empare de tout le monde... Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui.

A ce spectacle, tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Le lieutenant s'était réfugié dans la cave de l'auberge dont la voûte l'avait préservé de l'incendie; mais ne pouvant supporter plus long-temps le défaut d'air et la chaleur, il avait préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis dans leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

FIN.

